



UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI (UAC)

ଋତୁକାଳ

FACULTÉ DES LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES (FLASH)

ଋତୁକାଳ

ÉCOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE (EDP)

ESPACE, CULTURE ET DEVELOPPEMENT



ଋତୁକାଳ

LABORATOIRE DE DYNAMIQUE DES LANGUES ET CULTURES A CALAVI (LABODYLCAL)



## MEMOIRE DE DEA

Spécialité : LINGUISTIQUE

Option : DESCRIPTION LINGUISTIQUE

# LA METAPHORE DANS LES EXPRESSIONS LIEES A LA CORRUPTION EN GUNGBE

Réalisé et soutenu par :

**Hémerson S. P. SESSINOU**

Sous la direction de :

**Prof Flavien GBETO**

*Professeur Titulaire des Universités  
CAMES*



### JURY

Président/Rapporteur :

Prof. Flavien GBETO

Examineurs :

1- Dr Bertin YEHOUEYOU (MC)

2- Dr Julien GBAGUIDI (MA)



### MENTION

*TRÈS BIEN*



« PFRUC/UAC, 2<sup>ème</sup> phase, Année 2012-2014 » / Projet ELIJUC-Bénin



**Soutenu le 25 avril 2015.**

## SOMMAIRE

Dédicace.....	III
Remerciements.....	IV
Acronymes, sigles et abréviations.....	V
Avant-propos.....	VII
Résumé.....	VIII
Abstract.....	IX
Sinsexwènáxó dǒ gùngbèmè.....	X
Introduction.....	1
<u>Chapitre I</u> : CADRAGE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE.....	3
<u>Chapitre II</u> : PRESENTATION DES DONNEES.....	18
<u>Chapitre III</u> : STRUCTURE CONCEPTUELLE DES METAPHORES.....	35
<u>Chapitre IV</u> : PISTES DE METAPHORE GRAMMATICALE.....	50
Bibliographie.....	65

## **A toi Fleurus**

## REMERCIEMENTS

A la fin de cette recherche, je tiens à remercier :

- le Professeur Flavien GBETO pour son encadrement;
- le Docteur Julien K. GBAGUIDI pour ses conseils et orientations ;
- le Docteur Bertin YEHOUENOU pour l'examen minutieux qu'il a fait pour améliorer la qualité de ce travail ;
- les enseignants du Département des Sciences du Langage et de la Communication ;
- les enseignants-encadreurs et autres membres du Projet ELIJUC ;
- les chercheurs du LABODYLCAL ;
- ma famille ;
- mes amis.

## ACRONYMES, SIGLES ET ABREVIATIONS

ALCRER : Association de Lutte Contre le Racisme, l’Ethnocentrisme et le Régionalisme

CAMES : Conseil Africain et Malgache pour l’Enseignement Supérieur

INALA : Institut National de Linguistique Appliquée

ELIJUC (Projet) : Etude Linguistique et Juridique de la Corruption au Bénin

FLASH : Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines

FONAC : Front des Organisations Nationales contre la Corruption

LABODYLCAL : Laboratoire de Dynamique des Langues et Cultures à Calavi

SIL : Société Internationale de Linguistique

ALN : Alphabet des Langues Nationales

ANLC : Autorité Nationale de Lutte contre la Corruption

CNUCC : Convention des Nations Unies Contre la Corruption

DSLCL : Département des Sciences du Langage et de la Communication

PFCR-UAC : Programmes de Fonds Compétitifs de la Recherche de l’Université d’Abomey-Calavi

UAC : Université d’Abomey-Calavi

TMC : Théorie de la Métaphore Conceptuelle

ACCOMPLI : Morphème marquant l’accompli

CONT. : Morphème marquant le continu

DEM. : Adjectif/pronom démonstratif

DET. : Déterminant

FOC. : Focus, focalisation

FUT. : Morphème marquant le futur

HAB. : Morphème marquant l’habituel

INTERRO. : Morphème marquant l’interrogation

INTERRO-NEG. : Marque de l’interro-négatif

NEG. : Morphème marquant la négation

PDM : Particule Dicto-modale

PL. : Marque du pluriel

POSS. : Adjectif/pronom possessif

SUFF. : Suffixe

Projet Etude Linguistique et Juridique de la Corruption au Bénin (ELIJUC-Bénin)

Pers. 1pl : Pronom personnel sujet, 1<sup>ère</sup> personne du pluriel

Pers. 2pl. : Pronom personnel sujet, 2<sup>ème</sup> personne du pluriel

Pers. 2sg : Pronom personnel sujet, 2<sup>ème</sup> personne du singulier

Pers. 3sg : Pronom personnel sujet, 3<sup>ème</sup> personne du singulier

Pers. Obj.3sg : Pronom personnel objet, 3<sup>ème</sup> personne du singulier

Pers.2sg objet : Pronom personnel objet, 2<sup>ème</sup> personne du singulier

## AVANT-PROPOS

Le Conseil Scientifique de l'Université d'Abomey-Calavi (UAC) s'est penché depuis 2007 sur la mise en place d'un mécanisme de rassemblement des chercheurs autour de thématiques précises à travers son Programme de Fonds Compétitifs de la Recherche (PFCR-UAC). La première phase du PFCR s'est achevée en décembre 2010.

Les sentiments de satisfaction des chercheurs dans les projets retenus, le souhait de pérennisation formulé par ceux-ci et l'engouement créé par ce programme au sein des chercheurs non sélectionnés à la première expérience ont amené le Conseil Scientifique à envisager la mise en œuvre de la seconde phase de ce programme pour la période 2012-2014. C'est un programme de recherche interdisciplinaire et interfacultaire qui vise à :

- accompagner la constitution de réseaux d'enseignants-chercheurs de l'UAC pour développer des thèmes de recherche scientifique et technologique à travers la structuration des collaborations scientifiques et technologiques entre les laboratoires de recherche des établissements de l'UAC ;
- asseoir un programme de recherche-formation grâce au soutien des doctorants et mémorants en fin d'études ;
- élargir les bénéficiaires du nouveau programme aux étudiants, doctorants et enseignants de divers grades ;
- accroître substantiellement le nombre d'enseignants-chercheurs inscrits chaque année sur la liste d'aptitude du CAMES ;
- améliorer la contribution de l'université à la résolution des problèmes de développement socio-économique et culturel du Bénin.

C'est sur la base de ces objectifs que le Projet « *Etude Linguistique et Juridique de la Corruption* » en abrégé ELIJUC a été sélectionné. Le Laboratoire de référence est le Laboratoire des Dynamiques des Langues et Cultures à Calavi (LABODYLCAL) du Professeur Flavien GBETO à l'Université d'Abomey-Calavi. C'est dans ce cadre que s'inscrit ce thème de recherche : **la métaphore dans les expressions liées à la corruption en gùngbè** dirigé par le Professeur Flavien GBETO, Professeur Titulaire des Universités CAMES.

## RESUME

La langue sert, de nos jours, de corps au phénomène de corruption et la métaphore devient son moyen de transport. Des usages de langages métaphoriques facilitent donc l'insertion des habitudes de corruption dans le vocabulaire des routines quotidiennes: sociabilité, commerce, quémandage (ou se faire de l'argent, gagner sa vie...). C'est ce à quoi aboutissent les analyses consignées dans la présente étude effectuée sur « la métaphore dans les expressions liées à la corruption en gùngbè ». Il s'agit d'une approche linguistique basée sur ce qu'on pourrait voir comme un transfert de domaines conceptuels, puisque c'est à cela que se résume la métaphore.

Selon Lakoff et Johnson (1980), les métaphores sont relativement bien structurées. L'analyse de notre corpus permet de distinguer entre le niveau des discours construits, débouchant sur les configurations idéologiques relatives à la corruption, et celui du vocabulaire employé, qui concerne le champ sémantique de la corruption en gùngbè. Le constat est que les pratiques corruptives sont mêlées aux pratiques sociales communes et «normales». Les mots et les discours deviennent ainsi communs et passent dans les habitudes d'emploi.

**Mots-clés** : métaphore, langue, expressions, gùngbè, corruption.

**ABSTRACT**

Nowadays, language serve as body to the phenomenon of corruption and the metaphor becomes his means of transport. Metaphorical languages usages facilitate thus the insertion of corrupt practices in daily routines vocabulary: sociability, trade, begging (or make money, earn a living ...). This is what led on the analysis included in this study on "la métaphore dans les expressions liées à la corruption en gùngbè". This is a linguistic approach based on what might be seen as a transfer of conceptual areas, since that is what summarizes the metaphor.

According to Lakoff and Johnson (1980), metaphors are relatively well structured. The analysis of our corpus help to distinguish between the level of discourse constructed, leading to the ideological configurations on corruption, and of the vocabulary used, which concerns the semantic field of corruption in gùngbè. The fact is that corrupt practices are mixed with common social practices and "normal." The words and discourses become common and pass in habits usage.

**Keywords:** metaphor, language, expressions, gùngbè, corruption.

## Sinsèxwènáxó ọ́ọ̀ gùngbèmè

Azñn exe tò oxóọ́ọ́ọ́ ọ́ẹxená ye nọ zé oxogbè kọ́ọ́ọ́ lǒ, xógbèvíví bo léọ́ọ́ xógbe zínzán tò nǔdùtònǔmè, zòlílénánǔ sín alí jí tò gùngbè mè. Azñn mǐtón basí ọ́ọ́ mǐ ní sògǎn ọ́ẹ xlé ọ́ọ́ ogbè mǐtón léé ọ́ọ́ walọ, acà, lǒ xe ye nọ zán bo ọ́ọ́ nọ sló alò ná hǎmetón hwèkọ́ ná sògǎn wàzñn ọ́ẹ néè, kọ́tàkì tò axólúzóńxwé léé. Enẹwútu, mǐ ná zé dòdínnánǔzñn mǐtón exe syànyí ọ́ọ́ azñn xe dòdínnánǔtó ọ́axó George Lakoff kọ́ Mark Johnson kọ́ tò oxwè 1980 tó ló mè ọ́ọ́ túnmòlílé (metafó) jí bọ́ onyí etón nyí “Metaphors We Live By”. Owè enẹ dọ́xó ọ́ọ́ túnmòlílé ná oxógbè mǐtón ohwèkọ́nu tón lé gò. Mǐ mọ́ tò nǔténkọ́n mǐtónlé gódo ọ́ọ́ ogbè mǐtón lé basí azinkọ́ ná walọ gbígbé nǔdùtònǔmè tón xe ma ná vivo tò mǐtón lé. Bọ́ mǐ wá tò mimọ́ ọ́ọ́ nǔdùtònǔmè sín wàlò enelé ko byó zínzán mǐtón kọ́à ohwèkọ́nu tón lé mè tàyíọ́ kweídín, alènimọ́, azñn kọ́mè tón, kọ́ ọ́ẹvolé kọ́.

**Xógbè kọ́tàkì:** túnmòlílé, ogbè, oxógbè zínzán, gùngbè, nǔdùtònǔmè.

---

## INTRODUCTION

La métaphore est la figure de langage la plus étudiée. Nous pouvons citer Aristote en tête des chercheurs qui se sont intéressés à la question. Il existe de multiples significations données à la métaphore. La plupart d'entre elles se rejoignent en ce qu'elles évoquent les relations sens figuré / sens littéral et domaine concret / domaine abstrait. Plusieurs approches considèrent la métaphore comme une comparaison sans terme comparant. Cette définition est possible lorsque nous avons deux substantifs liés par une analogie implicite. Or, ce n'est pas le cas de la majorité des métaphores utilisées en conversation. Nous ne voyons pas nécessairement une comparaison dans la métaphore. Pour définir le sens d'un mot, nous nous rapportons intuitivement à son sens physique et c'est pour cette raison que nous le considérons comme premier. Or, en contexte métaphorique, ce sens n'est souvent plus perceptible si nous ne nous y attardons pas. Il devient alors intéressant de prendre du recul devant les expressions courantes du langage et de constater que le sens que nous donnons à un mot hors contexte diffère souvent du sens qu'il revêt en situation conversationnelle.

C'est pourquoi le présent travail de recherche nous amène à étudier les métaphores le plus souvent usées dans les actes de langage gun pour faciliter les transactions corruptives. Cela nous permettra de prendre la mesure de ce phénomène langagier et de trouver des pistes d'interprétation. Car, en fait, l'étude de la métaphore s'élargit aux sciences cognitives notamment avec les travaux de George Lakoff et Mark Johnson (1980) sur le sujet. Ces auteurs montrent que la majorité des concepts au moyen desquels nous appréhendons la réalité est métaphorique. Le système conceptuel métaphorique qui nous permet d'appréhender la plupart des aspects de la réalité dérive, selon eux, de divers concepts qui émergent de notre interaction directe. Et étant donné que le sens littéral n'a de sens que face à un arrière plan informatif, c'est-à-dire qu'il dépend de la situation et des connaissances du locuteur, la métaphore est observée en

contexte, dans le discours conversationnel. Nous utiliserons, de ce fait, un mécanisme qui permet de prendre une situation générique telle que la corruption en termes de situations spécifiques. Cette interprétation métaphorique est très utilisée pour la compréhension d'énoncés de type proverbe dont regorge notre corpus.

Ainsi, notre étude s'articule autour de quatre chapitres. Au chapitre premier, nous cadrerons le sujet et indiquerons notre méthode. Au deuxième chapitre, nous présentons les expressions brutes collectées lors de nos enquêtes ; puis nous procéderons au découpage mot à mot et à la traduction littérale de chacune de ces expressions. Le chapitre 3 est consacré aux métaphores et à leur structuration. Et enfin, le chapitre 4 ébauche quelques aspects de grammaire présents dans des expressions métaphoriques.

## **Chapitre I :**

### **CADRAGE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE**

Ce premier chapitre constitue un cadrage du sujet. Il présente la problématique, l'approche théorique et la méthodologie.

#### **1.1. Problématique et intérêt du sujet**

Pendant longtemps, les métaphores ont constitué un sujet d'étude privilégié dont l'intérêt, associé en particulier à l'étude du fonctionnement du langage, semble croître toujours davantage. Par ailleurs, le champ d'étude des métaphores n'est pas l'apanage de la linguistique. S'y entrecroisent les investigations de nombreuses disciplines : de la philosophie à la stylistique en passant par l'anthropologie, la psychologie et même la psychanalyse.

Les métaphores constituent donc un sujet éminemment interdisciplinaire, même si les tentatives de dialogue et de confrontations théoriques entre différentes disciplines à ce sujet sont finalement à la fois plutôt rares et assez récentes. Au sein des sciences cognitives, dont l'interdisciplinarité est en quelque sorte constitutive, on retrouve cet intérêt pour les métaphores, en particulier autour de l'ouvrage du linguiste G. Lakoff et du philosophe M. Johnson (1980)<sup>1</sup>, *Metaphors We Live By*, et de leur théorie des métaphores conceptuelles. La lecture de cet ouvrage nous amène à comprendre que les métaphores sont « parmi nous », et que loin d'être confinées aux œuvres littéraires, elles sont omniprésentes dans notre vie et dans notre langue de tous les jours, tout en passant totalement inaperçues la plupart du temps. Les métaphores qui retiennent l'attention de Lakoff et Johnson se trouvent dans les expressions les plus naturelles, celles que nous employons tous les jours sans y

---

<sup>1</sup> Le linguiste George Lakoff et le philosophe Mark Johnson, auteurs de *Metaphors We Live By* (1980), ont été les pionniers de la "théorie contemporaine de la métaphore".

réfléchir. Cette étude nous amène à juste titre à mieux interpréter le phénomène de corruption dans la société béninoise. Nous nous intéressons ici aux usages de langue.

En fait, il n'est pas de société dotée d'État et de bureaucratie, ancienne ou moderne, qui ne connaisse de la corruption. Mais d'une société à l'autre, la corruption varie en ampleur et en extension, revêt des formes différentes, est plus ou moins visible ou tolérée. Les formes africaines de corruption, caractérisées par leur visibilité et leur généralisation, méritent une attention particulière en raison de la nature spécifique des États africains contemporains et de la crise profonde qui les affecte. Cependant, les langues africaines en général et celles béninoises en particulier véhiculent des pratiques langagières qui, en elles-mêmes, sont des vecteurs de prévention et de répression des actes de corruption. Malheureusement, au-delà des déclarations d'intention, des constats apitoyés ou exaspérés, et des condamnations moralisatrices, les mécanismes linguistiques de la corruption restent très peu analysés. Or, sans connaissance ni compréhension en profondeur de comment et pourquoi la corruption fonctionne, toutes démarches et mesures de lutte contre le phénomène seraient vaines.

Voici donc les objectifs visés par ce travail.

## **1.2. Objectifs**

Ils se déclinent en un objectif fondamental et en trois objectifs spécifiques.

### **1.2.1. Objectif global**

Le principal objectif de ce travail est de montrer que les manifestations langagières de la corruption dans les sociétés africaines en général et celles béninoises en particulier sont axées sur la métaphore. Cela permettra de prendre la mesure de ce phénomène langagier et de trouver des pistes d'interprétation.

### **1.2.2. Objectifs spécifiques**

Trois objectifs spécifiques de dégagent de l'objectif principal :

- montrer que des styles de langage, tels que le proverbe, présents dans les habitudes langagières peuvent servir de véhicule et faciliter du coup la croissance du phénomène de corruption ;
- étudier les structures métaphoriques présentes dans les expressions gun à des fins de corruption ;
- analyser la présence de traces de grammaire dans quelques actes de langage métaphoriques.

De ces objectifs découlent trois hypothèses essentielles.

### **1.3. Hypothèses**

Nos hypothèses sont les suivantes :

- il existe en langues africaines des expressions, des adages servant de véhicule et de booster aux actes de corruption ;
- les actes de langage gun liés à la corruption sont des constructions métaphoriques ;
- le langage proverbial corruptif présente des marques de cohésion et de cohérence analysable selon la théorie de la métaphore grammaticale.

### **1.4. Cadre d'étude**

Pour cette étude, nous nous inscrivons essentiellement dans la conceptualisation des métaphores développée par Lakoff et Johnson (1980). La métaphore est probablement l'une des rares figures qui donne lieu à un renouvellement permanent des discours qui la prennent pour objet. Ces discours augmentent dans des proportions considérables si l'on tient compte de l'aspect pluridisciplinaire de la métaphore : rhétorique et sémantique, certes, mais aussi philosophie, psychologie, psychanalyse et physique sont plus ou moins amenées à investir le champ métaphorique.

La théorie sur laquelle nous prenons appui ici est la Théorie de la Métaphore Conceptuelle (TMC), car elle considère les métaphores comme la base de notre système conceptuel et traite celles qui structurent notre langage de tous les jours. La TMC étudie le système métaphorique qui est au fond de notre conceptualisation.

La Théorie de la Métaphore Conceptuelle (TMC) a été élaborée par G. Lakoff et M. Johnson dans les années 1980. Ils ont été les premiers à mettre l'accent sur l'importance des métaphores dans nos langages de tous les jours. Auparavant, la métaphore était considérée comme faisant partie du langage poétique. En fait, la métaphore est un instrument extrêmement puissant et persuasif que les êtres humains utilisent d'une façon abondante soit pour comprendre les phénomènes abstraits dans notre univers, soit pour convaincre notre interlocuteur de ce qui est mis en avant par elle.

G. Lakoff et M. Johnson ont aussi mis l'accent sur le fait que la métaphore fait partie de la cognition humaine, ce qui implique qu'elle est à la base des mécanismes de la compréhension. La métaphore ne constitue donc pas un phénomène exclusivement linguistique, elle fait partie de la conceptualisation du monde qui nous entoure. Leur hypothèse est qu'une grande partie du système cognitif humain est de nature métaphorique.

La création d'une métaphore se fait par une projection entre deux domaines conceptuels. Une relation d'identité est établie entre ces deux domaines, et une compréhension métaphorique d'une partie de la structure de ce concept sera donc possible grâce à cette relation d'identité. Le domaine source est basé ou sur des expériences de l'être humain ou sur des expériences culturelles vécues par cet être. Lorsque des concepts abstraits nous posent des problèmes de compréhension, nous utilisons notre compréhension des concepts concrets plus proches de notre expérience physique pour comprendre les

phénomènes abstraits. G. Lakoff et M. Johnson (1985: 15)<sup>2</sup> expliquent le concept de métaphore ainsi : « l'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose d'autre ».

«Le caractère ontologique de certaines métaphores pourrait nous aider à comprendre nos expériences en termes d'objets et de substances, ce qui nous permet de choisir les éléments de cette expérience et de les traiter comme des entités discrètes ou des substances uniformes » (Lakoff et Johnson 1985: 35). Nous avons besoin d'imposer des limites artificielles à ces objets et substances pour mieux les comprendre. Ce qui caractérise les métaphores de ce groupe est qu'elles sont si naturelles et si omniprésentes dans notre pensée que l'on ne les remarque pas. Les métaphores du « contenant » exemplifient comment nous créons des frontières pour mieux comprendre le concept. En tant qu'êtres humains, « nous sommes séparés du reste du monde par la surface de notre peau, et nous faisons l'expérience du reste du monde comme étant hors de nous » (Lakoff et Johnson 1985: 38). Nous percevons alors les concepts abstraits comme des contenant.

Lakoff et Johnson (1985 : 14) pensent que la culture joue un rôle essentiel dans la création des métaphores puisqu' « elle structure les actes que nous effectuons [...] ». Si, par exemple, dans notre culture, nous percevons le «nũdõtònũmè» comme un vol et non pas comme un profit, un simple intérêt, cette perception influencera notre compréhension du concept de corruption. En effet, à cause de cette perception, nous pourrions réagir à chaque cas de manifestation du phénomène comme si nous étions face à des cas de vol direct, dont les sanctions peuvent être lourdes : dans certaines cultures par exemple les voleurs sont matraqués et brûlés à la place publique. C'est en cela que ces auteurs considèrent l'aspect culturel comme ayant un rôle décisif dans la

<sup>2</sup> Il s'agit de la traduction française de Michel Defornel avec la collaboration de Jean-Jacques Lecercle de l'ouvrage de G. Lakoff et M. Johnson (1980). *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Les Editions de Minuit.

motivation des métaphores. De plus, cet exemple confirme la thèse de Lakoff et Johnson selon laquelle nous perdons une dimension vitale si nous n'avons pas conscience du facteur culturel dans le domaine de la métaphore.

### **1.5. Démarche méthodologique**

La méthodologie que nous avons adoptée pour cette étude est conforme à celle généralement utilisée en collecte et traitement d'informations en linguistique. Il s'agit de la recherche et de l'analyse des sources documentaires existantes d'une part, et d'autre part, de l'enquête de terrain. Ensuite avons-nous eu de la documentation à l'Institut National de Linguistique Appliquée (INALA), au Centre de documentation de la FLASH (UAC), au Laboratoire de Dynamique des Langues et Cultures à Calavi (LABODYLCAL), à l'ONG ALCRER, à l'Autorité Nationale de Lutte contre la Corruption (ANLC), au Front des Organisations Nationales contre la Corruption (FONAC)... Les données linguistiques en langues nationales recueillies sont transcrites avec l'Alphabet des Langues Nationales (ALN) et mises en forme avec la police CHARIS SIL (police pour langues nationales).

Par ailleurs, nous sommes-nous intéressé à la linguistique pragmatique en nous inspirant surtout des travaux de Georges Lakoff (1980, 1987, 1989, 1999) sur la métaphore, le sens et la cognition. Notre documentation s'est également enrichie des travaux de François Rastier (1989, 1991, 1996, 2009) sur la sémantique interprétative. Aussi nous sommes-nous appesanti sur les anciens travaux d'analyse linguistique sur le gungbè, sur les études socioculturelles et éthico-morales du phénomène de corruption au Bénin et en Afrique, sur la Convention des Nations-Unies sur le sujet et surtout sur des études et enquêtes de terrain pour recenser et décrypter les différentes expressions liées à la corruption. Ces expressions sont étudiées sur le plan de la métaphore.

Parlant de métaphore, Lakoff George et Johnson Mark (1980) avancent dans "*Metaphors we live by*" l'hypothèse que les métaphores ne sont pas des

affaires de mots, des figures poétiques du langage. Pour eux, ce sont nos processus cognitifs qui sont largement métaphoriques; c'est donc dire qu'une large part de nos concepts sont structurés métaphoriquement ; sans perdre de vue que le langage, utilisant le même système conceptuel que la pensée, est témoin de cette structuration. Ainsi pourrions-nous dire que le lien entre cognition et langage permet d'utiliser les métaphores du langage commun pour comprendre le fonctionnement métaphorique de notre pensée et de notre action ; étant donné qu'un concept métaphorique ne fournit qu'une compréhension partielle de ce qu'il structure, masquant certains aspects. Ce qui fait que les conflits de valeurs peuvent s'expliquer en fonction des métaphores qui les sous-tendent : les différentes subcultures donnent des priorités différentes aux métaphores fondamentales qu'elles partagent, d'où les conflits des valeurs qu'elles corroborent. Ainsi, certains groupes marginaux partagent des valeurs contraires aux valeurs culturelles dominantes. Aussi, relèvent les co-auteurs, notre expérience des objets et des substances physiques (et surtout de notre propre corps) nous procure une base pour comprendre les concepts (par le biais de métaphores ontologiques). Ceci nous permet d'assigner des limites aux phénomènes physiques, d'en faire des entités discrètes, facilitant notre appréhension du monde. Il en va de même pour les phénomènes abstraits (la peur, l'inflation, etc.); les métaphores ontologiques permettent d'y faire référence, de les quantifier, d'en identifier des aspects ou des causes, de fixer des objectifs, de motiver des actions, etc.

Dans "*Women, Fire and Dangerous Things*" (1987), George Lakoff s'est attelé à démontrer que les catégories que nous employons dans la pensée et dans la parole ne sont pas des symboles (simplement abstraits) représentant des choses du monde, mais qu'elles sont incorporées (informées par notre propre expérience physique et sociale), imaginatives (influencées par la métaphore et la métonymie). La vue traditionnelle montre que les choses appartiennent d'une manière ordonnée à une catégorie donnée sur la base des caractéristiques

partagées objectivement inhérentes aux choses elles-mêmes, et l'ensemble de ces caractéristiques partagées définit alternativement la catégorie. Ce livre essaye de démontrer que le modèle classique est insuffisant en décrivant exactement la nature des catégories, car elles existent en pensée et langage humains. Pour soutenir sa position, Lakoff commence par passer en revue la recherche des philosophes, des linguistes, et des anthropologues qui mettent en évidence la convenance de la théorie traditionnelle de catégorie. Citant des exemples s'étendant des catégories lexicologiques à la perception de couleur, Lakoff prouve que plusieurs de nos catégories linguistiques et cognitives sont métaphoriquement structurées et montre que le concept "prototype effects" (effets de modèle ou de référence ou de base) nous permet d'employer des exemples paradigmatiques d'éléments d'une catégorie donnée pour comprendre la catégorie elle-même. Cet exemple illustre une règle centrale de l'argument de Lakoff, celle selon laquelle nos modèles cognitifs, et par conséquent les catégories que nous employons, sont liés. Selon cette vue, les liens conceptuels de nos expériences physiques et sociales informent la manière dont nous créons et comprenons des catégories, y compris ceux abstraits tels que les classes des noms.

Lakoff propose une explication alternative sur la façon dont des catégories cognitives sont structurées et sur la manière dont nous raisonnons pour avoir de profondes implications sur la façon dont nous comprenons la rationalité, l'épistémologie et la langue. Le but de Lakoff est de construire un plan, avec de la connaissance et de la langue, qui se tient en opposition à la vue objectiviste. Dans son optique, il avance une théorie alternative, qu'il appelle "le réalisme empirique" ou l'"expérimentalisme"<sup>3</sup>. Selon cette théorie, nous organisons notre point de vue du monde par l'utilisation des catégories qui émergent de nos expériences physiques et sociales et qui sont constitués par des rapports

---

<sup>3</sup> Cf J. Molino, F. Soublin et J. Tamine, "Présentation: problèmes de la métaphore", in *Langages*, n° 54/ 1979, p. xv.

conceptuels complexes. En précisant les inconvénients de l'approche objectiviste, cependant, il indique clairement qu'il n'est pas contre une vue fondamentalement réaliste du monde<sup>4</sup>. Tandis que les vues de Lakoff impliquent une compréhension conceptuellement relativiste du monde, il embrasse une forme extrême de relativisme de sorte qu'il certifierait que les processus cognitifs changent culturellement le sens ou minent des notions au sujet de l'existence d'universaux moraux<sup>5</sup>.

Dans la dernière partie du livre, Lakoff présente trois études de cas qui illustrent le rôle des modèles cognitifs empiriques dans la formation des concepts (colère), leur contribution à la signification des éléments lexicologiques (la signification de la locution prépositionnelle *plus de*), et leur influence sur les constructions grammaticales (l'utilisation des constructions avec l'adverbe *là*).

Ainsi, Lakoff propose-t-il un modèle alternatif de la rationalité et de la connaissance humaines, n'arguant pas du fait que nous comprenons mal les catégories qui existent réellement dans le monde ou que nous n'avons aucune base fondamentale pour véritablement comprendre la réalité.

Gbéto Flavien (1985) trouve que le tabou linguistique est révélateur de la pensée africaine. C'est ainsi que l'auteur procède à la classification sémantique des tabous linguistiques en maxi. Pour lui, les tabous concernent les phénomènes suivants : les maladies contagieuses, la sorcellerie, la mort, les animaux dangereux, les éléments dont se sert l'homme pour la cuisine et le bain, le sexe. L'étude s'est bornée à une analyse morphologique et sémantique expliquant le passage des tabous aux euphémismes pouvant les suppléer. L'étude débouchera sur la conception qui consiste à dire que les expressions taboues révèlent le mode de pensée de l'homme maxi vivant sous l'emprise de certaines forces redoutables qui doivent être bien évoquées.

<sup>4</sup> - Ibid., p. 158.

<sup>5</sup> - Ibid., p-p. 334-337

Gbéto Flavien (2000) dans son article sur les divers procédés d'intensification du discours en maxi de Covè nous montre que pour attirer l'attention de l'auditeur sur un message, le locuteur maxi utilise les procédés tels que le redoublement et l'affixation tonale, l'utilisation de certains adjectifs et adverbes, le recours à certains idéophones et enfin les figures de style.

Gbéto Nina Peggy (2014) s'est intéressée à l'analyse des termes désignant la corruption dans les discours de la langue fón. Elle y a montré que les termes désignant les pratiques langagières peuvent véhiculer différents concepts qui sont des symboles analysables sur le plan métaphorique. Ce processus métaphorique permet selon elle d'exprimer un mot à la place d'un autre mot par le processus de transfert métaphorique.

G. Lakoff et M. Turner (1989) mettent en relief l'importance des modèles cognitifs pour notre compréhension du monde. Selon eux, nous nous approprions un modèle cognitif soit à travers nos expériences directes avec le monde, soit à travers nos expériences culturelles. Ce que nous apprenons grâce à nos expériences culturelles se base sur des modèles cognitifs qui font partie de notre culture depuis longtemps. Ils soulignent que ces modèles cognitifs culturels ne sont pas nécessairement vrais. Ce qui témoigne ainsi de l'importance culturelle dans notre compréhension du monde évoquée par Lakoff et Johnson (1980) de même que l'importance du facteur culturel pour notre compréhension de la vérité.

Pour le cadrage de notre sujet de recherche, il nous semble nécessaire de définir quelques termes.

## **1.6. Revue critique de littérature**

Nous présentons ici, quelques concepts-clés abordés et développés dans le corps de notre travail selon des vues et analyses de nombre d'auteurs.

Le premier concept sur lequel porte notre analyse est la *métaphor*. Selon Lakoff et Johnson (1980), les métaphores, ne sont pas un simple ornement du langage plus ou moins facultatif, mais une aide à la pensée, un instrument cognitif. Il s'agit d'une figure qui consiste dans l'emploi d'un mot concret pour exprimer une notion abstraite, en l'absence de tout élément introduisant formellement une comparaison ; par extension, « la métaphore est l'emploi de tout terme auquel on en substitue un autre qui lui est assimilé après la suppression des mots introduisant la comparaison (*comme*, par exemple). » (J. Dubois et ali, 2012 : 301).

La métaphorisation est donc une activité créative et artistique fondamentale, qui surmonte les limites de la rationalité ordinaire pour accéder à une connaissance intuitive plus profonde de la vie et de la nature. I. A. Richards (1964) donne de nouvelles directions à la théorie de la métaphore. Il les classe en trois catégories principales: les théories de la comparaison, de la substitution et de l'interactionnisme. Monroe Beardsley (1972) nous donne une autre classification, sur quatre niveaux qui regroupent des points de vue systématiques: les théories émotives, les théories comparatistes, les théories de la signification iconique, et les théories interactionnistes. C'est la théorie interactionniste qui est d'un intérêt direct pour notre proposition. Elle s'appuie sur la terminologie de Richards, qui distingue entre le *teneur* et le *véhicule*; les deux termes de la métaphore signifient successivement "l'idée originale", c'est-à-dire la source (tenor), et l'idée empruntée, comparée au sujet (vehicle). Il s'agit alors d'un exercice cognitif pratique de notre capacité créatrice en matière de *langage*.

« Le langage est la capacité, spécifique à l'espèce humaine, de communiquer au moyen d'un système de signes vocaux (ou langue) mettant en jeu une technique corporelle complexe et supposant l'existence d'une fonction symbolique et de centres corticaux génétiquement spécialisés. Ce système de signes vocaux utilisé par un groupe social (ou communauté linguistique)

déterminé constitue une langue particulière. Par les problèmes qu'il pose, le langage est le lieu d'analyses très diverses, impliquant des rapports multiples : la relation entre le sujet et le langage, qui est le domaine de la psycholinguistique, entre le langage et la société, qui est le domaine de la sociolinguistique, entre la fonction symbolique et le système que constitue la langue, entre la langue comme un tout et les parties qui la constituent, entre le langage comme système universel et les langues qui en sont les formes particulières, entre la langue particulière comme forme commune à un groupe social et les diverses réalisations de cette langue par les locuteurs, tout cela étant le domaine de la linguistique. Encore ces divers domaines sont-ils nécessairement et étroitement reliés les uns aux autres. » (J. Dubois et ali, 2012 : 264)

Ferdinand de Saussure (1969) définit la linguistique comme étant « la science ayant pour objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Il distingue, par ailleurs, dans le langage, une partie sociale qu'il appelle la langue et une partie individuelle qu'il appelle la parole. Mais André Martinet (1967), va plus loin. En effet, il s'attarde sur le langage humain et trouve qu'il est doublement articulé ; d'où sa différence avec le langage dit des animaux. Pour qu'il y ait langage, il faut qu'il y ait voix. Seuls les hommes sont donc capables de langage. Ainsi, c'est par métaphore qu'on parle de langage des fleurs, des abeilles, des couleurs...Mais qu'en est-il de la *langue* elle-même ?

Au sens le plus courant, « une langue est un instrument de communication, un système de signes vocaux spécifique aux membres d'une communauté. » (J. Dubois et ali, 2012 : 266).

« Pour F. de Saussure, l'école de Prague et le structuralisme américain, la langue est considérée comme un système de relations ou, plus précisément, comme un ensemble de systèmes reliés les uns aux autres, dont les éléments (sons, mots, etc.) n'ont aucune valeur indépendamment des relations d'équivalence et d'opposition qui les relie. Chaque langue présente ce système

grammatical implicite, commun à l'ensemble des locuteurs de cette langue. C'est ce système que F. de Saussure appelle effectivement la langue ; ce qui relève des variations individuelles constitue pour lui la parole ». (J. Dubois et ali, 2012 : 267).

Aux côtés de la langue, nous avons la *parole* qui pendant longtemps a été confondue avec le langage ; le mot anglais "*language*" se traduisant aussi bien par *parole* que par *langage*. La parole est alors considérée comme la « faculté naturelle de parler ». Définir ainsi la parole, c'est faire d'elle un acte comme l'acte de marcher, de manger, actes naturels, c'est-à-dire instinctifs, innés, reposant sur des bases biologiques spécifiques à l'espèce humaine.

C'est F. de Saussure qui a donné à la parole, distinguée du langage, une place particulière en l'opposant à la langue. Partant du langage, F. de Saussure (1969 : 38) définit la première bifurcation « que l'on rencontre dès qu'on cherche à faire la théorie du langage », c'est-à-dire la distinction langue / parole. Pour lui, en effet, « l'étude du langage comporte deux parties : l'une, essentielle, a pour objet, l'étude de la langue, qui est sociale dans son essence et indépendante de l'individu ; l'autre, secondaire, a pour objet la partie individuelle de la langue, c'est-à-dire la parole, y compris la phonétique : elle est psychophysologique. » (J. Dubois et ali, 2012 : 346)

Par ailleurs, ce travail, s'inscrivant dans le registre des *sciences cognitives*, il nous semble primordial d'en définir les caractéristiques. En fait, la linguistique générative, née à la fin des années 1950 avec les premiers travaux de Noam Chomsky, a joué un rôle crucial dans la définition du paradigme longtemps dominant en sciences cognitives, le « cognitivisme », principal paradigme des sciences cognitives.<sup>6</sup> On peut considérer les sciences cognitives comme une alliance de disciplines visant à constituer une science naturelle de l'esprit. Entendons par « esprit », l'ensemble des capacités mentales propres au

<sup>6</sup> - Pierre Steiner, « Introduction cognitivisme et sciences cognitives », Labyrinthe [En ligne], 20 | 2005 (1), mis en ligne le 25 juin 2008, consulté le 12 octobre 2012. URL : <http://labyrinthe.revues.org/754>

système nerveux central. Plus précisément, les sciences cognitives sont des sciences de la cognition : il s'agit d'étudier les capacités et processus mentaux naturels qui, au moyen d'un traitement (aussi bien sélectif que productif) de l'information, engendrent, transmettent, modifient, utilisent, conservent ou consistent en de la connaissance : sensori-motricité, perception, mémoire, compréhension et production langagière (et plus largement symbolique), représentation des connaissances, ou encore raisonnement. La cognition est à la connaissance ce que la volition est à la volonté: une fonction de production et de réalisation. C'est cette fonction qui amène l'état de connaissance (cette fonction est présente chez un adulte, un bébé, ou un chien ; et aussi, de manière plus problématique, chez une huître, un ordinateur). On étudie donc ce qui rend causalement possible la connaissance, et non pas cette dernière en elle-même, dotée de propriétés, différentielles, culturelles ou normatives.<sup>7</sup>

Outre tout ceci, notre domaine d'application étant la *corruption*, nous nous y attardons ici. D'abord, dans sa première acception, le concept de corruption, qui provient du latin "*corruptio*", se définit comme une altération du jugement, du goût, du langage. De ce fait, la corruption peut être perçue comme une dépravation, un avilissement, une déformation. Puis la convention des Nations Unies la définit comme " le fait de commettre ou d'inciter à commettre des actes qui constituent un exercice abusif d'une fonction (ou un abus d'autorité), y compris par omission, dans l'attente d'un avantage ou pour l'obtention d'un avantage, directement ou indirectement promis, offert ou sollicité, ou à la suite de l'acceptation d'un avantage directement accordé, à titre personnel ou pour un tiers". En effet, la convention des Nations Unies portant sur la corruption d'agents publics, étrangers dans les transactions commerciales internationales définit la corruption comme " le fait intentionnel, pour toute personne, d'offrir, de promettre ou d'octroyer un avantage pécuniaire indu,

---

<sup>7</sup> - idem

directement ou par des intermédiaires, à un agent public étranger, à son profit ou au profit d'un tiers, pour que cet agent agisse ou s'abstienne d'agir dans l'exécution de fonctions officielles, en vue d'obtenir un marché ou un autre avantage indu dans le commerce international''. “ Le fait de se rendre complice d'un acte de corruption d'un agent public étranger, y compris par instigation, assistance ou autorisation; la tentative et le complot en vue de corrompre un agent public étranger’’ sont assimilés à de la corruption. Pour faire plus simple, il s'agit des moyens employés pour faire agir quelqu'un contre son devoir, contre sa conscience.

## **Chapitre II :** **PRESENTATION DES DONNEES**

Nous présentons dans ce chapitre nos données de terrain recueillies.

### **2.1. Le matériel d'analyse**

Ce matériel comporte quarante-cinq expressions gùn présentes dans les transactions corruptives.

1. Nũđùtònũmè.
2. Nũfĩndùtònũmè.
3. Nũwólóđù.
4. Mewólóđù.
5. Ahìzì (Metáfù).
6. Nùzédjónũjí.
7. Mekótókótó.
8. Mexòđù.
9. Zòlílénánũ.
10. Đuđu témè yà ?
11. Alòđé we nò kló alòđé.
12. Nũsónúđé ma nyí bà wá.
13. Zědlán wè nyí mǎsó.
14. Ye mǎnǎ fón bonǎ mǎ ovĩ tò akpá.
15. Alò tata mǎnǎ dòn kpó.
16. Mĩ ko nyí nũđokpóló.
17. Ye mǎnǎ nò adòkòn bonǎ jì wě.
18. Fi xe ye sìn gbǎ đó we é nǎ đù amà tè.
19. Ye mǎnǎ đó gũđutó bonǎ jì kúnýákǎ.
20. Kànxóxó nu wè ye nò gbèn yǎyó dó.
21. Me mĩtǎn we tò fĩnǎ.
22. Xwénú wè.
23. Zě nũđé dó wěmalǎ jí, é ma nyí mǎ jèhǎn ná zé è.
24. Me metǎn mǎnǎ tò atín jí bǎ ye nǎ đù atínsínsén aglwě.
25. Ayĩgba wè ye nǎ hù hwěkpó đónǎ hù odàn.
26. Đuđu ma dèn tò gbǎgłanmè.
27. Ní avò dòn nyěví, nyěví ná dòn kàn.
28. é jè atán mè, é ná jè agbakò.
29. Nũ dó ná ovĩ tó mǎnǎ gòn alò ma đíđó.
30. A đó alò ya ?

31.éne d̀u wè mĩ t̀e bo t̀o fĩ.

32.Kp̀on ǹd̀e wá é ma nyí m̀ ogb̀ towé  
ná jì asú.

33.Mi l̀sú mi kp̀on ǹd̀e bo basí bó.

34.Dĩn ǹd̀e ná mì, ná má dán aglan ná.

35.Mi hèn ǹ éxe g̀o bođ́o jlá ǹléé đ́o.

36.Towé đ́yé.

37.Yĩ ǹ kpeví éxe bođ́o ǹ osin ná.

38.Ye b̀o nu ǹéè.

39.Dal̀ akp̀o mè ná oxóló níđ́o nyó đ́ò

40.Dĩn ǹd̀e wá.

41.H̀gbéce wè m̀o, kpé nukún égò.

42.Ye m̀o x̀o só bono z̀on af̀o.

43.Na wè a z̀on wá?

44.M̀ ǹ gbé wè mì já yà ?

45.Ǹd̀e ma tíin ná mì wè ?

## 2.2.Analyse lexico-sémantique des expressions

Nous présentons, pour chaque cas d'expression, en premier l'énoncé complet, suivi du découpage mot à mot, puis d'une traduction littérale.

1- Ǹd̀t̀oǹm̀. Ǹ - d̀ - t̀ - ǹ - m̀<sup>8</sup>

//chose-manger- être- chose-dans//

Le fait de manger dans quelque chose\*

Le fait de tirer profit de quelque chose.→ [Corruption]

2- Ǹfĩnd̀t̀oǹm̀

Ǹ - fin - d̀ - t̀ - ǹ - m̀

//chose-voler-manger-être-chose-dans//

Le fait de profiter de quelque chose de façon illégale. → [Corruption]

<sup>8</sup> - Nous faisons usage de la barre de 6 (tiret [ - ]) pour montrer l'associabilité des items ou pour indiquer qu'il s'agit d'un mot composé. Dans le présent cas par exemple, outre le sens individuel et propre à chaque mot, leur association |Ǹ - d̀ - t̀ - ǹ - m̀| donne à l'ensemble une toute autre signification.

### 3- Nŭwólóḍù

Nŭ - wóló - ḍù

//chose-froisser-manger//

Le fait de froisser et de manger quelque chose.\*<sup>9</sup>

Le fait de s'emparer ou de s'approprier quelque chose. → [**Extorsion**]<sup>10</sup>

### 4- Mɛwólóḍù

Mɛ - wóló - ḍù

//personne-froisser-manger//

Le fait de s'emparer ou de s'approprier le bien d'une personne. → [**Escroquerie**]

### 5- Ahìzì

Ahìzì

//fraude//

Usage de manœuvres injuste pour arriver à ses fins. → [**Fraude/magouille**]

### 6- Nùzédónŭjí

nù - zédó - nŭ - jí

//chose-mettre-chose-sur//

Le fait de poser quelque chose sur quelque chose d'autre. → [**Pot-de-vin**]

### 7- Mɛkótókótó

Mɛ - kótó kótó

//personne - fait d'exploiter//

Le fait d'exploiter une personne. → [**Exploitation**]

---

<sup>9</sup> Le signe \* indique que soit la phrase est agrammaticale soit elle est asémantique

<sup>10</sup> Nous mettons entre [crochets], le(s) symbolisme(s), le(s) sous-entendu(s) caractérisant les diverses expressions de corruption en gùngbè.

**8- Mɛxòḍu**

Mɛ - xò - ḍu

//personne - battre - manger//

Le fait d’user de force pour s’approprier le bien de quelqu’un. → **[Escroquerie]**

**9- Zòlílénánǔ**

Zò - lílé - ná - nǔ

//endroit éloigné - fait de tourner – pour - chose//

Le fait de tourner et d’éloigner quelque chose de sa direction initiale. → **[Détournement]**

**10- Ḍuḍu t’émèyà ?**

ḍuḍu tò é mè yà

//fait de manger/être/Pers. 3sg/dans/INTERRO.//

Du mangeable est-il dedans ?\*

Y-a-t’ il d’intérêt ? → **[Intérêt]**

**11- Alòḍé wɛ nɔ kló alòḍé**

Alò - ḍé wɛ nɔ kló alò - ḍé

//main-DET./FOC./HAB./laver/main-DET.//

C’est une main qui lave l’autre.

C’est avec une main qu’on lave l’autre main. → **[Bénéfice mutuel]**

**12- Nǔsónúḍé ma nyí bàwá.**

Nǔsónú - ḍé ma nyí bà - wá

// sauce - DET./NEG./être/prendre en quantité - venir//

Une quelconque sauce n’est à servir gratuitement.

Rien n’est gratuit. → **[Intérêt]**

13- Zědlán wè nyí mǎsǎ.

Zě-dlán wè nyí mǎ-sǎ.

//(prendre)-jeter/FOC./être/trouver-(ramasser)//

Jeter équivaut à ramasser. → **[Sacrifice]**

14- Ye mǎnǎ fǎn bonǎ mǎ ovǐ tò akpá.

Ye mǎ-nǎ fǎn bo-nǎ mǎ ovǐ tò akpá

//Pers. 3sg/NEG.-HAB./se lever/et-HAB./voir/enfant/être / coté//

On ne se lève pas trouvant à ses côtés un enfant. → **[Profit/Intérêt]**

15- Alǎ tata mǎnǎ dǎn kpó

Alǎ tata mǎ-nǎ dǎn kpó

//main / seul / NEG.-HAB./tirer/bosse//

Seule, la main ne masse une bosse.

Les mains vides ne massent pas une bosse. → **[Transaction]**

16- Mǐ ko nyí nǔḍokpóló.

Mǐ ko nyí nǔ - ḍokpó - ló

//Pers. 2sg/ACCOMPLI / être /(chose-un- DET.) même.//

Nous sommes déjà les-mêmes ! → **[Solidarité]**

17- Ye mǎnǎ nǎ adòkǎn bonǎ jì wě.

Ye mǎ-nǎ nǎ adòkǎn bo-nǎ jì wě

//Pers. 3sg/NEG.-HAB./ rester /cuisine / et-HAB. / enfanter /ver//

On ne reste pas à la cuisine et enfanter des vers.\*

On ne peut se décomposer en cuisine. → **[Profit]**

18- Fi xe ye sìn gbǒ dǒ wε é nǒ dǔ amà tè.

Fi xe ye sin gbǒ dǒ wε é nǒ dǔ amà tè

//lieu/où/Pers.3sg/attacher/mouton/ à / FOC./Pers.3sg/HAB./manger/feuille/être débout//

C'est là où l'on attache le mouton qu'il broute.

Le cabri mange là où il est attachée. → **[Profit]**

19- Ye mǎnǒ dǒ gǔdǔtǒ bonǒjì kúnýákǒ.

Ye mǎ-nǒ dǒ gǔdǔtǒ bo-nǒ jì kú nyákǒ

//Pers.3sg/NEG.-HAB./posséder(avoir)/héritier/et-HAB./enfanter/mort/souffrance//

On ne possède pas d'héritier et enfanter la souffrance de la mort\*.

On ne peut avoir un héritier et souffrir de la mort.

On ne peut avoir un héritier et avoir peur de mourir. **[Profit]**

20- Kànxóxónu wè ye nǒ gbèn yǒyó dǒ.

Kàn - xóxó- nu wè ye nǒ gbèn yǒyó dǒ

//corde-ancien-bouche/FOC./Pers. 3sg/HAB./cueillir/nouveau/sur//

C'est au bout de l'ancienne corde qu'on tisse la nouvelle. → **[Profit/Intérêt]**

21- Mε mǐtǎn wε tò fíne.

Mε mǐtǎn wε tò fí-éne

//Personne/POSS./FOC./être/lieu-DEM.//

C'est notre homme qui est là (en ces lieux).

C'est un proche qui est le chef ici. → **[Profit]**

22- Xwénú wè.

Xwé - nú wè

//maison- chose/FOC.//

C'est la chose de la maison.

C'est familial. → **[Intérêt/Perruque]**

23- Zě nǔđé dó wěma lǎ jí, é ma nyí mǎ jèhǎn ná zé è.

Zě nǔ-đé dó wěma-lǎ jí, é ma nyí mǎ jèhǎn ná zé è

//prendre/chose-DET./enterrer/papier-DET./sur/ Pers.3sg /NEG / être / DEM. /vent / FUT./ prendre / Pers. Obj.3sg//

Mets quelque chose (un support) sur le papier sinon le vent l'emportera. → [Chantage/Transaction]

24- Mɛ mɛtɔn mɔnɔ tò atín jí bò ye nɔ ðù atínsínsén aglwě.

Mɛ mɛtɔn mɔ-nɔ tò atín jí bò ye nɔ ðù atínsínsén aglwě

//Personne/POSS./NEG.-HAB./être/arbre /sur/puis/Pers.3sg/HAB./manger / fruit /non mûr//

On ne consomme pas un fruit non mûr alors qu'on a un allié sur l'arbre. → [Profit/Intérêt]

25- Ayǐgba wè ye nɔ hù hwěkpó ðónɔ hù dàn.

Ayǐgba wè ye nɔ hù hwěkpó ðó-nɔ hù dàn.

//terre / FOC/Pers. 3sg/HAB./tuer / avant / de-HAB/tuer/serpent//

C'est la terre qu'on tue avant de tuer le serpent. → [Sacrifice]

26- Đuđu ma dén tò gbǒglanmè

đuđu ma dén tò gbǒ - aglan - mè

//fait de manger/NEG./être rare/ à/mouton-gueule-dans//

De la nourriture ne manque jamais dans la bouche du mouton.

Le cabri a toujours quelque chose dans la bouche à ruminer. → [Manducation]

27- Ní avò ðòn nyěví, nyěví ná ðòn kàn.

Ní avò ðòn nyěví, nyěví ná ðòn kàn

//si / tissu /tirer /aiguille / aiguille/FUT./tirer/corde//

Si le tissu tire l'aiguille, à son tour l'aiguille tirera la corde. → [Bénéfice mutuel]

28- é jè atán mè, é ná jè agbakò.

é jè atán mè, é ná jè agbakò

//Pers. 3sg/se poser/barbe/dans/Pers. 3sg/FUT./se poser/menton//

Si cela tombe dans la barbe, cela touchera le menton. → [**Bénéfice mutuel**]

29- Nũdónávító mɔnɔ gòn alò ma dídó.

Nũ - dó - ná - ovĩ - tó mɔ-nɔ gòn alò ma dídó

//chose-porter-à-enfant-SUFF/NEG.-HAB/s'absenter/main/NEG./laper//

Celui qui donne à manger à un enfant ne peut s'abstenir de laper les doigts. → [**Profit**]

30- A dọ alò ya ?

A dọ alò ya

//Pers. 2sg/avoir/main/INTERRO.//

As-tu la main ? → [**Favoritisme**]

31- éne dù wè mĩ tẹ bo tọ fí.

éne dù wè mĩ tẹ bo-tọ fí.

//DEM./manger/FOC./Pers. 2pl./ CONT./et-être/lieu//

C'est de cela que nous vivons ici. → [**Profit**]

32- Kpón nũdẹ wá é ma nyí mǎ ogbǎ towe ná jì asú.

Kpón nũ-dẹ wá é ma nyí-mǎ ogbǎ towe ná jì asú.

//regarder/chose-DET/venir/Pers.3sg/NEG./être-ainsi/mouton/POSS./FUT./enfanter/mâle//

Envoie quelque chose, sinon ta brebis donnera naissance à un mâle. → [**Chantage/transaction**]

33- Mi lòsú mi kpón nũdẹ bo basí bó.

Mi lòsú mi kpón nũ-dẹ bo basí bó

//Pers. 2pl/même/Pers. 2pl/regarder/chose-DET/ et/faire/PDM//

Faites donc, vous-même, un geste ! → [**Récompense/Motivation, Transaction**]

34- Dĩn nǔđé ná mì, ná má dán aglan ná.

Dĩn nǔ-đé ná mì, ná má dán aglan ná

//chercher/chose-DET/pour/Pers.Obj.1sg/pour/SUBJ./remuer/gueule/avec//

Cherche-moi quelque chose pour que je remue la gueule avec.\*

Trouve-moi de quoi me remuer la bouche ! → [Quémantage]

35- Mi hèn nǔ éxe gò bođó jlá nǔ-lée đó.

Mi hèn nǔ éxe gò bođó jlá nǔ-lée đó

//Pers. 2pl/tenir/chose/DEM/contre/pour / refaire/chose-PL./sur//

Tenez, gardez ceci pour réparer les dommages ! → [[Récompense/Motivation]

36- Towe đyé.

Towe đyé

//le tien / voici//

Voici le tien !

Voici ta part ! → [Bénéfice/Commission]

37- Yĩ nǔ kpeví éxe bođó nù sìn ná.

Yĩ nǔ kpeví éxe bođó nù sìn ná

//prendre/chose / petit / DEM / pour/boire/eau / à (avec)//

Prends ce petit geste pour boire de l'eau ! [Récompense/Motivation]

38- Ye bò nu nées.

Ye bò nu ná-è

//Pers. 3sg/pincer/bouche/pour-lui//

Qu'on lui ferme la bouche ! → [Secret]

**39-** Dalò akpò mè ná oxóló níḡó nyó ḡò

dò alò akpò mè ná oxó-ló níḡó nyó ḡò

//semer/main/poche/dans/pour/parole-DET./ FOC. / être bon/dire//

Mets la main dans la poche pour que la discussion soit aisée !→[**Transaction/Rétribution/Chantage**]

**40-** Diin nǔḡé wá

diin nǔ - ḡé wá

//chercher/chose-DET./venir//

Cherche et envoie quelque chose\*

Donne-moi quelque chose ! → [**Transaction/Rétribution/Avantages indus**]

**41-** Hǎgbéce wè mój, kpénukún éḡò.

Hǎgbé-ce wè mój, kpénukún éḡò.

//gars-DEM./FOC./PDM / entretenir/ Pers.3sg objet//

C'est mon gars, prends bien soin de lui ! → [**Profit/Favoritisme/Népotisme**]

**42-** Ye mənɔ xò só bonɔ zòn afò

ye mən-ɔ xò só bo-ɔ zòn afò

//Pers.3sg/NEG-HAB./acheter/cheval/et-HAB./aller ensemble/pied//

On n'achète pas de cheval et aller à pieds\*

On ne marche pas malgré qu'on ait acheté un cheval. → [**Profit**]

**43-** Na wè a zòn wá?

Na wè a zòn wá

//comment/FOC/Pers. 2sg/aller ensemble/venir//

Comment es-tu venu ? → [**Transaction/Quémassage**]

44- Mǒ nò gbé mǐ já yà ?

Mǒ nò gbé mǐ já yà

//mêmemement/rester/FOC./Pers. 1pl/ vouloir/INTERRO//

Est-ce comme cela que nous resterons ? → [Intérêt/Quémassage]

45- Nǔǔǔ ma tíin ná mì wè ?

Nǔǔǔ ma tíin ná mì wè

//chose-DET./ NEG./exister/pour/Pers. 1sg objet/INTERRO//

Rien n'existe pour moi ?\*

N'y-a-t-il rien pour moi ? → [Intérêt/Quémassage]

### 2.3. Métaphores conceptuelles selon Lakoff et Johnson (1980)

L'approche conceptuelle de Lakoff et Johnson distingue trois types de métaphores qui structurent le système conceptuel ordinaire de notre culture et se reflètent dans le lexique : 1) métaphores structurales ; 2) métaphores d'orientation ; 3) métaphores ontologiques.

1) Les métaphores structurales structurent un concept plus complexe et abstrait en termes d'un autre concept plus clair, bien défini et hautement structuré ; par exemple, dans la métaphore LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE, on active une scène conceptuelle dans laquelle le débat est structuré sous forme de « lutte », de combat verbal : ‘Le candidat a défendu ses thèses avec véhémence, mais son argumentation présentait plusieurs points faibles’.

La métaphore LE TEMPS, C'EST DE L'ARGENT repose sur la vision culturelle qui s'est développée dans la culture occidentale, notamment dans les sociétés industrialisées, où le travail est associé au temps qu'il faut pour l'accomplir et où le temps est quantifié, le travail étant rétribué proportionnellement au temps effectué. Ce modèle se reflète sur la façon dont

nous structurons nos activités quotidiennes, si bien que nous comprenons et expérimentons le temps comme une marchandise qui a de la valeur, quelque chose qui peut être dépensé, investi, économisé : “J’ai gagné du temps” ; “Il a gaspillé son temps”.

2) Les métaphores ne structurent pas seulement des concepts individuels mais aussi des ensembles de concepts utilisés pour organiser un réseau de relations. On parle dans ce cas de métaphores spatiales ou d’orientation, ainsi appelées parce qu’elles reflètent l’orientation dans l’espace (couples « dessus-dessous, dedans-dehors, devant-derrrière, central- périphérique »). Ces métaphores trouvent leur fondement physique et social dans des expériences sensorielles et reposent sur des relations que nous percevons ; la perception visuelle jouant un rôle capital par rapport aux autres sens.

Dans la conception individualiste occidentale, chaque corps (et par là l’expérience corporelle) est vu comme le centre de l’univers et sert de base pour l’orientation spatiale. Par exemple, le schéma LE PLUS EST EN HAUT, LE MOINS EST EN BAS, représenté par le trait [verticalité], s’appuie sur l’expérience vécue qu’une pile d’objets ou la quantité d’un liquide dans un contenant augmente et que son niveau devient plus élevé au fur et à mesure que nous ajoutons d’autres objets ou du liquide : “Le taux d’inflation est en train de monter” ; “Les prix ont baissé”.

L’équivalence POSITIF = EN HAUT, NÉGATIF = EN BAS, d’où la métaphore LE BON EST EN HAUT, est elle aussi construite sur des bases physiques : tout ce qui est bon pour une personne (la vie, la santé, le bonheur, le succès,...) est relié à une position droite de notre corps, donc c’est en haut : “Je me sens au sommet de ma forme aujourd’hui” ; “Le moral des investisseurs remonte”. Par contre, les émotions ou les états d’âme négatifs (tristesse, dépression,...) sont associés à une position penchée, d’où la métaphore LE MAUVAIS EST EN BAS : “Les craintes d’une rechute de l’économie plombent le moral des entreprises”.

Il est évident que les concepts spatiaux, tels que l'opposition EN HAUT/EN BAS, découlent plus ou moins directement de notre perception physique. Comme l'expérience corporelle est fondamentalement la même dans le monde entier, nous possédons les mêmes schémas d'image pré-conceptuels (contenant, verticalité,...) qui forment la base expérientielle à partir de laquelle nous développons des conceptualisations spatiales et par conséquent, des conceptualisations abstraites, au moyen d'extensions métaphoriques. Il s'agit donc de phénomènes universels.

Il faut néanmoins tenir compte de ce que le transfert métaphorique, tout en étant motivé de façon expérientielle, relève du bagage culturel d'une communauté donnée, qui peut découper et structurer de façon différente la réalité extérieure, en fonction de sa culture. De nombreuses études dans ce domaine attestent la variété des réalisations "culturellement spécifiques" de métaphores conceptuelles universelles.

« Au travers de chaque langue, c'est bien sûr chaque culture qui construit son propre réseau d'intégration du physique et du psychique, qui sémiotise le lien organique entre le sens et les sens ». (J.R. Lapaire 2008 : 48)

3) Un concept abstrait est souvent perçu et catégorisé comme une entité discrète ou une substance uniforme, c'est le cas des métaphores ontologiques par lesquelles on peut faire référence à des phénomènes abstraits, les quantifier, en identifier des traits particuliers. Les événements et les actions sont conçus comme des objets, les activités comme des substances, les états comme des contenants : "Le pays est sorti de la crise" ; les idées comme des aliments, des organismes vivants : "Il est le père de la théorie susmentionnée".

Assez fréquents, sont les cas de « personnification » où l'on attribue les qualités et les caractéristiques d'un être animé à des expériences et des entités non animées : "L'inflation frappe les nations les plus pauvres".

Les orientations les plus récentes de la linguistique cognitive insistent sur l'interaction entre métaphore et culture ; le fait que les concepts métaphoriques renvoient à des expériences spécifiques de nature physique, sociale et culturelle explique pourquoi il n'y a pas d'univocité de constructions métaphoriques d'un peuple à l'autre<sup>11</sup>. En effet, à côté des métaphores primaires, soit des modèles qu'il est possible de repérer dans n'importe quelle langue, indépendamment de la culture, il existe des métaphores culturellement spécifiques présentes dans certaines langues et sociétés et non pas dans d'autres.

En général, chaque métaphore identifie et focalise certaines propriétés saillantes qui s'adaptent aux buts du locuteur, en en voilant d'autres, jugées non pertinentes ; cela ne peut qu'influencer la vision des choses, l'angle d'approche de la réalité. Ce qui est pertinent et saillant pour chaque parlant est déterminé individuellement, culturellement et situationnellement, en vue de la réussite de son interaction dans le contexte culturel et situationnel où il opère. Ce mécanisme trouve son explication dans la théorie de la pertinence ou "Relevance theory" élaborée par Sperber et Wilson (1986), selon laquelle l'information est pertinente (relevant) pour une personne si elle interagit avec les assomptions du parlant au sujet du monde, lesquelles évoquent des représentations sémantiques abstraites des phénomènes, dont la complexité est réduite à leurs traits stéréotypiques (aspects cognitifs, sociaux et affectifs).

Toutes les expressions métaphorisées susmentionnées définissent le caractère primordial de la métaphore dans la vie de tous les jours et montrent comment elle est si peu remarquée. En effet, la métaphore est habituelle et fait partie intégrante du « système conceptuel » de chaque individu. Les pensées sont parfois abstraites ou mal définies lors des expériences vécues par les individus et c'est la métaphore qui leur permet de les comprendre plus clairement.

<sup>11</sup> Chaque langue possède ses propres constructions ou représentations mentales et choisit différemment les traits saillants par lesquels elle désigne des entités concrètes ou abstraites, en imposant une grille interprétative à la réalité extérieure. Cf. G. Fauconnier (1984).

Pour Lakoff & Johnson, la métaphore joue un rôle très important dans le langage et la pensée de la vie quotidienne. Ils démontrent que la métaphore traverse notre langage et que sans elle, les êtres humains sont incapables de parler de leurs expériences de vie les plus fondamentales. Dans cette approche, la métaphore n'est plus seulement utilisée pour la poésie ou la rhétorique (langage) mais aussi dans la façon de penser et d'agir. Elle n'est donc pas qu'une pensée intellectuelle mais aide les individus dans leurs actions de tous les jours.

Ces deux auteurs ont posé l'hypothèse que le « système conceptuel » ordinaire qui nous sert à penser et à agir est de nature métaphorique. Lorsque l'on communique par exemple avec quelqu'un, on utilise fréquemment des phrases telles que : « j'ai réussi à démolir son argument », « l'utilisation de cette stratégie va te faire gagner du temps » ou « votre théorie est indéfendable », etc. La façon de communiquer est définie par l'utilisation de termes provenant d'un univers très différent et plutôt hostile, celui de la guerre. Ne pas se laisser surprendre par « l'adversaire » ou ne pas perdre la partie sont des exemples de mots utilisés dans des situations apparemment très opposées, une situation de guerre et une discussion entre personnes civilisées. Ceci montre bien la présence d'une métaphore, celle de « LA DISCUSSION, C'EST LA GUERRE » car on appréhende quelque chose en termes d'autre chose. Cette forme de métaphore est appelée structurale car elle permet de structurer une discussion avec les caractéristiques de quelque chose d'autre.

Les métaphores structurent le « système conceptuel » (en relation avec la culture) qui est reflété dans notre langage de tous les jours et sont fabriquées par notre imagination ou simplement créées. Elles permettent de donner une autre signification à un savoir ou à une croyance : « L'amour est une œuvre d'art ». Elle donne un sens au vécu et met en évidence certains aspects tout en en supprimant d'autres. Le côté actif est mis en évidence avec cette idée de

réalisation d'une œuvre d'art, sous-entendu l'amour est une élaboration. Le côté masqué c'est l'affectif qui n'est pas présent dans cette expression. Les métaphores ont le pouvoir de créer une réalité. Ce ne sont pas les mots qui changent la réalité suite à la perception d'une telle expression mais c'est la façon de voir les choses qui est modifiée.

La métaphore occupe une place importante dans la vie quotidienne, dans la façon de communiquer et dans la façon d'appréhender les expériences. Pour Lakoff & Johnson, la métaphore a le pouvoir de faire comprendre une expérience dans les termes d'une autre. La perception est essentiellement construite par des métaphores qui dépendent de l'expérience physique et culturelle. Le système métaphorique est de ce fait à la fois ce qui structure le monde et ce qui permet de le comprendre.

Chaque métaphore possède un domaine conceptuel source, un domaine conceptuel cible et une organisation source-à-cible. Par exemple, le « PLUS EST EN HAUT » et le « MOINS EST EN BAS », la source est la verticalité et la cible est la quantité. Pour fonctionner comme source d'une métaphore, un concept doit être compris indépendamment de la métaphore. En effet, nous comprenons le concept source car le schéma haut-bas structure tout notre fonctionnement relatif à la gravité. Pour que le concept source se rapproche du concept cible, il faut qu'il existe, selon George Lakoff, une structure similaire formée par l'expérience ; la métaphore semble dès lors naturelle.

La métaphore conceptuelle comme définie par Lakoff et Johnson serait donc, de manière schématique, une sorte de projection d'un concept plus familier, plus concret ou plus distinct, la source, sur un autre concept qui l'est moins, la cible.

En définitive, comme une grande partie de la réalité sociale que vivent les êtres humains est comprise en termes métaphoriques et que la conception du monde physique est elle aussi partiellement métaphorique, la métaphore joue un rôle de premier plan dans la détermination et l'évolution de notre système de valeurs et de perception de la réalité.

## Chapitre III :

### **STRUCTURE CONCEPTUELLE DES METAPHORES**

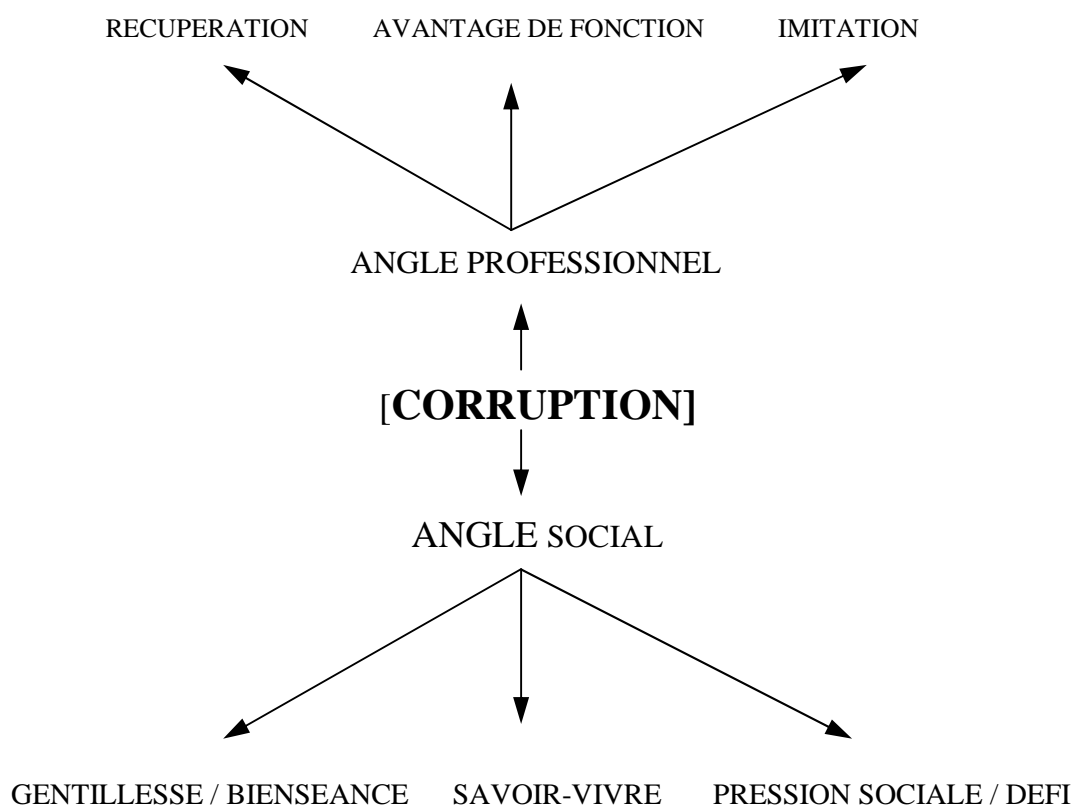
Selon Lakoff et Johnson (1980), les métaphores sont relativement bien structurées. Les concepts de domaines ontologiques différents réagissent donc à certaines règles lors du transfert. L'analyse de notre corpus de mots et d'expressions désignant les transactions corruptives permet de distinguer entre le niveau des discours construits, débouchant sur les configurations idéologiques relatives à la corruption, et celui du vocabulaire employé, qui concerne le champ sémantique de la corruption. Il apparaît que les pratiques corruptives sont justifiées et «euphémisées» par leur grande proximité ou interpénétration avec des pratiques sociales communes et «normales». Les mots et les discours deviennent ainsi communs et passent dans les habitudes d'emploi.

#### **3.1. Aspect connotatif de la corruption**

Les énoncés et les mots relatifs à la corruption, qui ont été systématiquement relevés au cours de nos enquêtes de terrain, sont des représentations largement partagées, c'est-à-dire d'un champ de notions, de conceptions, de désignations, de perceptions, d'évaluations, qui englobe non seulement les discours effectivement proférés (verbalisés) en situation d'enquête, mais aussi les discours communément préférables (virtuels, projetés), au-delà de variations individuelles liées au statut ou au contexte d'élocution. On les retrouve dans les expressions qui désignent les transactions corruptives et les savoir-faire qui y sont attachés, autant que dans les appréciations ou explications portées par tout un chacun sur le phénomène, ses conséquences et ses causes.

Deux grandes modalités de discours normatifs sur la corruption peuvent se dégager de notre corpus, ceux qui tentent de justifier ou même de légitimer ces pratiques, et ceux qui les stigmatisent. On doit garder à l'esprit que les acteurs passent continuellement d'une modalité à l'autre, non seulement selon

les contextes d'élocution, mais aussi en fonction des séquences argumentatives à l'intérieur d'un même contexte: parler de la corruption implique des va-et-vient incessants entre condamnation et indulgence. Cette ambivalence est constitutive des propos sur la corruption dans nos milieux d'étude, et ne peut être interprétée comme un double jeu rhétorique où, par exemple, la vérité de la justification contrasterait avec le faux-semblant de la stigmatisation: on doit créditer les acteurs de bonne foi, et tout porte à penser que la condamnation de la corruption est tout aussi sincère que la compréhension dont on fait preuve à son égard. Cela étant, les énoncés à visée légitimatrice ne renvoient pas aux mêmes normes que les énoncés de type accusateur. Ces discours de justification ou de légitimation révèlent l'insertion de la corruption dans les pratiques ordinaires. Nous classons ces représentations sous deux registres : le professionnel et le social. [voir *Représentation 1* ci-dessous].



[Représentation 1] : **Les connotations de la corruption** ; (par Hémerson SESSINOU)

Dans ce que nous appelons registre “professionnel”, nous mettons les connotations RECUPERATION, AVANTAGE DE FONCTION et IMITATION. Et sous “angle social” nous retrouvons GENTILLESSE ou BIENSEANCE, SAVOIR-VIVRE et PRESSION SOCIALE ou DEFI.

Sous l’angle professionnel, le premier cas est de voir la corruption comme de la récupération où, pour l’agent public ou l’usager, elle serait un moyen de «récupérer un dû», et donc une compensation pour une injustice dont il s’estime victime. Cet argument peut se décliner dans le registre de la « survie ». La corruption est alors une nécessité vitale relevant d’une stratégie ou d’un système de débrouillard ou encore une sorte d’indemnité compensatrice auto-prélevée, un complément de salaire mérité: « éne ðù wè mǐ tè bo tò fí » (C’est de cela que nous vivons ici ou sans cela je ne peux nourrir ma famille).

De même, elle est parfois assimilée à une sorte d’«avantage de fonction» qui, en tant que tel, est un prolongement naturel du statut de fonctionnaire. Le «privilégisme» est en effet une forme d’extension démesurée des «avantages de fonction» que l’on retrouve dans toutes les administrations et secteurs d’activités du Bénin. Ainsi entendra-t-on chez les Gùnnù « Ye mɔnɔ nò adòkòn bonɔ jì wě » (On ne peut se décomposer en cuisine) ; « Fi xe ye sìn gbǒ ðó wè é nɔ ðù amà tè » (C’est là où l’on attache le mouton qu’il broute). C’est alors que, mobilier, matériel bureautique (ordinateurs, imprimantes, photocopieuses, papiers, etc.), matériel de transport, etc. servent sans rendement dans des comptes personnels.

Il arrive des fois où l’on cherche à imiter les autres. D’où le côté imitatif. Il s’agit ici de «faire comme tout le monde», pour ne pas être le dindon de la farce. « Tout le monde le fait ; l’exemple vient d’en haut ; les gouvernants montrent le chemin ; ce sont eux les plus grands voleurs », telles sont les réflexions et psychologies de bien de nos enquêtés convaincus que la corruption

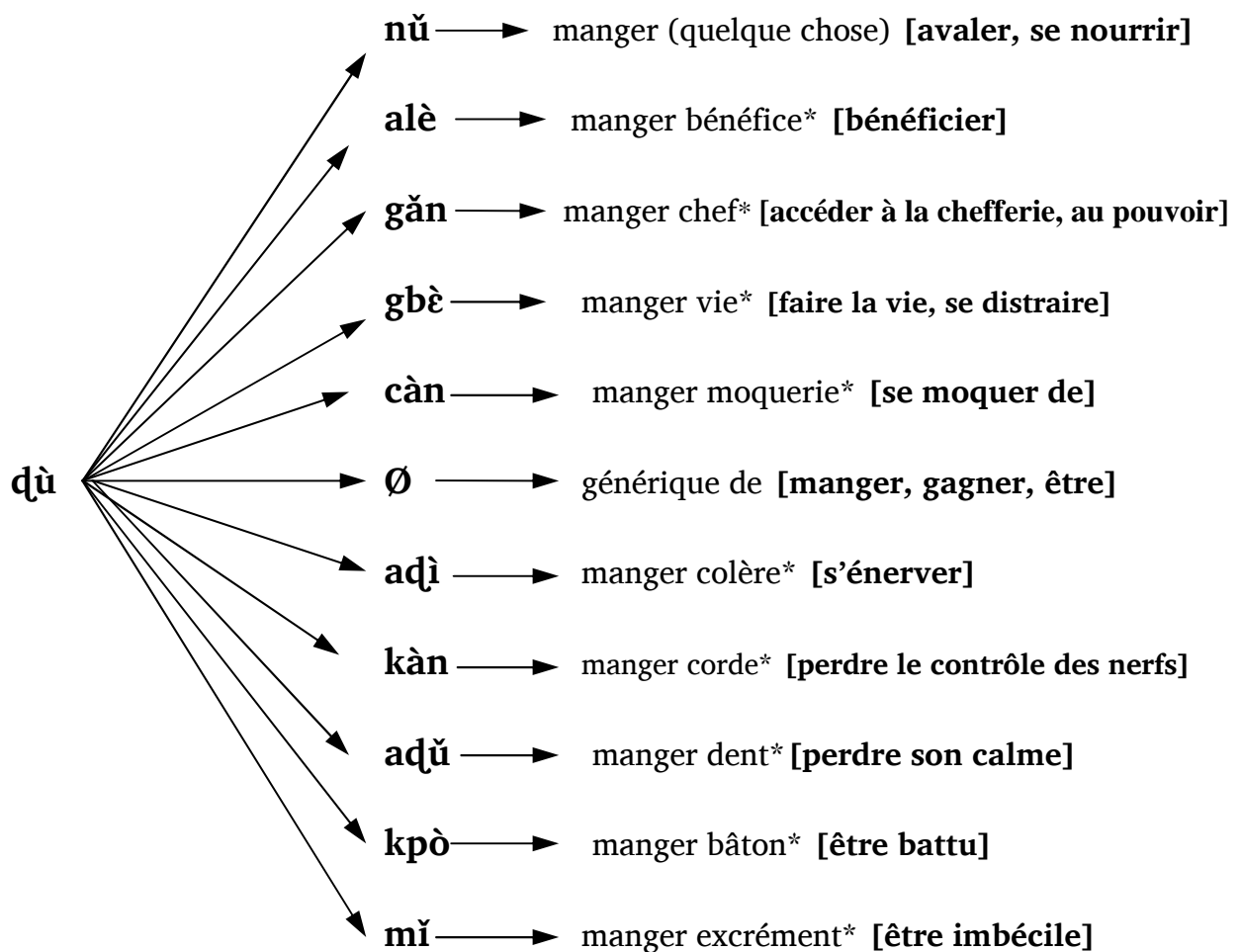
s'est d'abord enracinée au niveau supérieur de l'administration béninoise. Bien stupide serait donc celui qui ne ferait pas comme eux.

Sous l'angle social, le phénomène est perçu comme de la gentillesse ou de la bienséance faisant appel à la compassion, le savoir-vivre, la courtoisie d'affaires. La compassion, c'est, par exemple, lorsqu'un agent public sait «avoir pitié» de l'usager et cède aux implorations et supplications des uns et des autres. Ainsi, l'obligation d'accepter la gratification venant de l'usager satisfait du service obtenu est une question de politesse. « C'est l'usager lui-même qui donne [...] Il vous oblige à prendre »<sup>12</sup>.

La corruption est également vue comme résultant d'une pression sociale. Cette pression sociale peut être exercée aussi bien par la famille, par l'entourage ou par les collègues. Dans tous les cas, la pression des proches ou des pairs oblige l'intéressé à abandonner ses éventuels scrupules éthiques personnels «anti-corruption» pour céder à une éthique de groupe qui privilégie les services rendus ou la redistribution ostentatoire. On n'est pas loin d'une justification «culturelle» corroborée par l'adage gùn « Mε meton mɔnɔ tò atín jí b̀̀ ye nɔ ð̀̀ atínsínsén aglwě » (On ne consomme pas un fruit non mûr alors qu'on a un allié sur l'arbre). Ceci se justifie également par un sentiment d'obligation de solidarité et d'entraide vis-à-vis d'un proche. « M̀̀ce ẁ̀ m̀̀ɔ, kp̀̀nukún é̀̀gò » (C'est mon gars, prends bien soin de lui !). Ainsi, la corruption peut-il ressembler à un défi, puisque s'y adonner n'est pas sans risques, aussi minimes ou improbables soient-ils. Même si les contrôles sont rares ou complaisants, on n'est jamais à l'abri de la dénonciation d'un adversaire politique, de la trahison d'un collègue déçu, de l'envie et de la jalousie de l'entourage. Le fait de «savoir profiter» du poste occupé est ainsi perçu comme un signe de caractère, de forte personnalité, d'audace.

<sup>12</sup> - Enquête de terrain, Avril 2013.

Ces diverses connotations relèvent d'une métaphore en quelque sorte contextuelle. Plusieurs métaphores étudiées facilitent donc l'insertion des habitudes de la corruption dans le vocabulaire des routines quotidiennes: sociabilité, commerce, quémandage (ou se faire de l'argent, gagner sa vie...). On retrouve ici à la fois l'ambiguïté ou l'ambivalence des représentations de la corruption et la tendance déglagée par les discours argumentaires justificatifs, à savoir l'enchâssement de la corruption dans les pratiques sociales usuelles. Les discours et les expressions ne produisent pas les seules interprétations et associations de sens possibles sur la corruption. Le terme central «manger», ou ses synonymes, est utilisé aussi bien dans le registre de la corruption que dans plusieurs autres. [voir *Représentation 2* ci-dessous].



[Représentation 2] : L'environnement du terme "dù" ; (par Hémerson SESSINO)

L'examen attentif du champ sémantique du mot «manger» en gùngbè met en évidence que cette même notion est utilisée dans des sens complètement différents: on dit ainsi « ðù(nǔ) » pour «manger» ; « ðù» (cas de jeux, loterie, tirage au sort, compétition, sélection, élection, concours, etc.) pour « gagner » ; « ðù alè » pour «faire des bénéfiques» ; ðukwε (manger l'argent) pour « détourner » ; ðùgǎn (manger le chef) pour «accéder à la chefferie, au pouvoir». Celui qui a le pouvoir peut contraindre autrui à faire ce qu'il ne veut pas. Il n'y a donc pas corruption s'il n'y a pas «pouvoir et autorité».

Si une «métaphore naturelle ne peut évidemment être durcie à l'excès » (G. Lakoff & M. Johnson, 1980), on peut encore moins, dans le cas où plusieurs métaphores naturelles sont construites à partir d'un même terme, sélectionner deux d'entre elles (celles qui arrangent la démonstration) en ignorant toutes les autres (qui rendent en fait la comparaison vaine). L'analyse des métaphores de la corruption nous permet d'attirer l'attention sur la variété des références symboliques qui s'attachent aux pratiques de corruption et leur insertion dans des formes quotidiennes de sociabilité.

### **3.2. Métaphores conceptuelles et corruption**

Nous partons du principe que LE GÉNÉRIQUE EST VU COMME LE SPÉCIFIQUE. Ce type de métaphore établit une relation entre une structure spécifique et une structure plus générique. C'est un mécanisme qui permet de comprendre une situation générique en termes de spécifique. De ce fait, elle fait appel à notre capacité à extraire le générique à partir du spécifique. Cette interprétation métaphorique est très utilisée pour la compréhension d'énoncés de type proverbes, fables, etc. Nous prenons ici la corruption pour le GÉNÉRIQUE auquel nous associons six SPÉCIFIQUES. Nous obtenons à cet effet les correspondances ci-après :

### 3.2.1. LA CORRUPTION EST UNE MANDUCATION

Le vocabulaire de la corruption en Afrique se construit surtout autour des termes « manger et bouffer ». Les mêmes expressions existent en gùngbè (ḡù, ḡudu). On dit de l'auteur d'un détournement qu'il a bouffé l'argent de l'Etat (é ḡù tòkwé kpó). On peut ajouter divers dérivés: mangement « ḡudu » (ḡudu témè yà ? [Y-a-t' il du mangement ?]); se rafraîchir « fá kò mè » (Yĩ nũ kpeví éxe boḡó nù osìn ná [Prends ce petit geste pour boire de l'eau !]); donner à quelqu'un sa portion ou sa part (Towe ḡyé [Voici pour toi ; voici ta part]); fermer la bouche à... « bò nu ná... » (Ye bò nu nées [Qu'on lui ferme la bouche]) qui sous-entend que la bouche qui mange ne parle pas ; elle reste fermée. On peut aussi parfois y retrouver des proverbes : « Fixe ye sìn gbǒ ḡó we é nò ḡù amà tè. » (la chèvre mange là où elle est attachée) ; « Nũ dó ná ovĩ tó mɔnɔ ḡòn alò ma ḡíḡó » (celui qui donne à manger à un enfant ne peut s'abstenir de laper les doigts.) ; « ḡudu ma dén tò gbǒḡlan mè » (De la nourriture ne manque jamais dans la bouche du mouton.) ; « Me metɔn mɔnɔ tò atín jí bò ye nò ḡù atínsínsén aglwě. » (On ne consomme pas un fruit non mûr alors qu'on a un allié sur l'arbre.) ; etc.

### 3.2.2. LA CORRUPTION EST UN QUEMANDAGE

L'argent du taxi, ou du transport, l'argent de l'essence (après s'être déplacé pour quelque chose), l'argent de l'eau fraîche (après une rencontre, un meeting, une séance de travail), l'argent de la kola, faire un geste, faire quelque chose, l'argent des condiments, etc. (après un service demandé) sont des habitudes langagières et pratiques béninoises évoquant toutes une certaine forme de sollicitation, de quémandage. Les expressions suivantes en sont des

illustrations : « Dĩn nǔḍé ná mì, ná má dán aglan ná » (Trouve-moi de quoi me remuer la bouche !); « d'alò akpòmè ná oxóló níḍó nyó ḍḍò » (Mets la main dans la poche pour que la discussion soit aisée !); « diin nǔḍé wá », (Envoie quelque chose !); « Mǔ nò gbé mǐ ja yà ? » (Allons-nous rester comme cela ?) « Nuḍé ma tíin ná mì wè ? » (N'y-a-t'il rien pour moi ?).

Ces expressions nous rappellent que les interactions corruptives oscillent entre l'extorsion et la mendicité, ou la sollicitation du client (dans ce cas l'agent public quémandeur) à l'égard de son patron (le citoyen usager à qui il quémande). Ainsi, ce dernier entendra de la bouche du fonctionnaire « Na wè a zòn wá? » (Comment es-tu venu ?) pour signifier que « l'on ne vient les mains vides solliciter un service », ou que « les mains vides n'ouvrent pas une porte », ou encore que « les mains vides ne massent pas une bosse » (Alò tata mǎnḍò dòn kpó).

### 3.2.3. LA CORRUPTION EST UNE TRANSACTION

Acheter, vendre, payer, bénéfice, profit, intérêt sont autant de réalités présentes mais voilées dans les services administratifs du Bénin. Le répertoire de l'économie, de l'arrangement, du partage, de l'intérêt, du bénéfice, du profit, tous assis sur de la transaction, n'est donc pas moins important. Nous considérons, à cet effet, sous cette figure de corruption, des termes et des expressions qui renvoient soit à la dimension des transactions commerciales, soit à celle, proche, des phénomènes d'intermédiation et de courtage. On entendra donc sur le marché de « négociation de service », « Na wè a zòn wá? » (Comment es-tu venu ?). Cela suppose qu'on est prêt à un arrangement ; mais il faudrait coute que coute « payer » quelque chose ; une réalité que les Gùnnù expriment en termes de « Alò tata mǎnḍò dòn kpó. » (Les mains vides ne peuvent

masser une bosse) : il faut donc mettre quelque chose dans les mains pour escompter un quelconque résultat. « Zě nǔđé dó wěma ló jí, é ma nyí mǎ jèhòn ná zèè » (Mets quelque chose sur le dossier, sinon le vent l'emportera) est une des expressions populaires couramment utilisées au Bénin pour signifier que tout service doit se faire accompagner de quelque chose (argent, bien matériel...) en guise de paiement. Aussi use-t-on de « Ní avò dòn nyěví, nyěví ná dòn kàn » ; de « towe ɖyé » dans une optique de partage basée sur le fait que « c'est une chose qui en appelle une autre » ou encore de « kpón nǔđé wá é ma nyí mǎ ogbǒ towe ná jì asu » pour faire chanter, menacer ou pour prévenir des conséquences si l'arrangement ne devait pas aboutir.

Si gagner est sans doute l'un des termes les plus utilisés dans ce registre, d'autres termes français ne décrivent pas moins le phénomène: faux-frais, frais de route, petits débours, à-côtés, quotas. Certaines expressions sont directement utilisées par les acteurs pour évoquer leur disponibilité à entrer dans des échanges illicites: ainsi, lorsque le fonctionnaire dit en gùngbè «Mi lòsú mi kpón nǔđé bo basí bó » (Faites vous-même quelque chose. [Donner ce que vous avez]), il se montre prêt à la négociation ; et cela constitue un message assez clair pour l'utilisateur.

### 3.2.4. LA CORRUPTION EST UNE SOCIABILITE

Des expressions corruptives peuvent également relever de relations sociales: « Mí ko nyí nǔđokpóló » (Nous sommes déjà les mêmes) ; « Mē mītòn wē tò fíne » (C'est un proche à nous qui est là) ; « Xwénú wè » (C'est familial) ; « Mēce wè mów, kpénukún egò » (C'est un pote, prends-en soin !). Diverses expressions relèvent par ailleurs d'un vocabulaire de la solidarité et d'entraide : « Alòđé wē nò kló alòđé » signifiant qu'«il faut deux mains pour pouvoir se les

laver l'une l'autre». D'autres en appellent à l'univers de la réciprocité, de l'échange de faveurs, de la dette, ou de complémentarité « Kànxóxónu wè ye nò gbèn yǎyó dó », (C'est au bout de l'ancienne corde qu'on tisse la nouvelle).

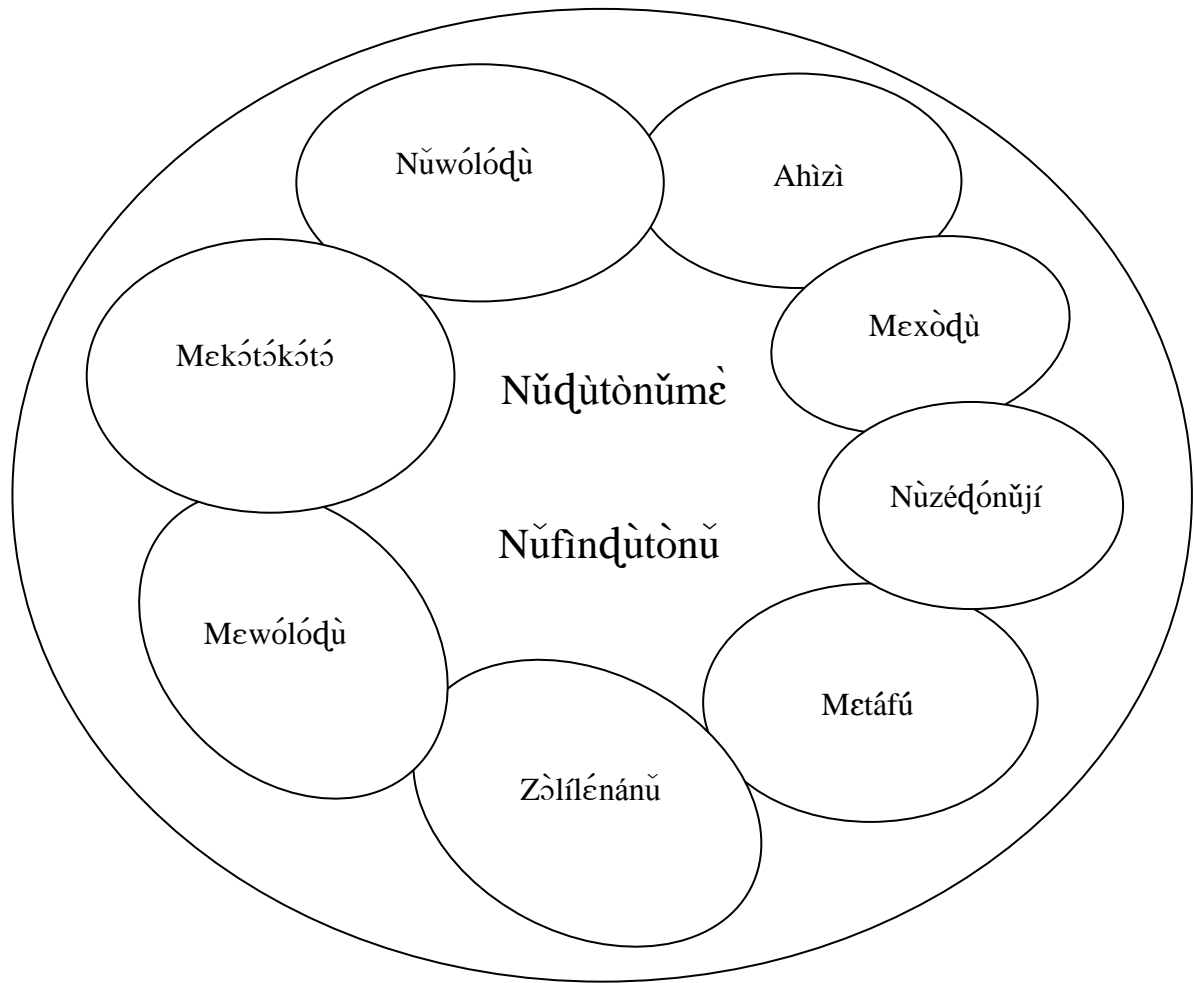
Aussi vient les domaines de l'influence politique, de la protection, de la recommandation, si importants, faut-il le rappeler, pour venir à bout des méandres complexes de la bureaucratie locale. Ainsi, des expressions comme «il a le bras long» ou «il a une ceinture de sécurité» (c'est-à-dire un protecteur haut placé) ont leurs équivalents dans nos langues: « é dǒ me ; ou é dǒ alò » (il a des relations ou [dans le jargon des étudiants], il maîtrise des réseaux).

### 3.2.5. LA CORRUPTION EST UN SECRET

Certaines expressions connotent le secret et donc l'illégalité qui entourent la corruption : « bǎnu » (fermer la bouche) ; « donner par dessous » ; « donner par derrière » ; « revers de la main » ; « fermer l'œil » ; « s'arranger » ; « dessous-de-table » ; etc.

### 3.2.6. LA CORRUPTION EST UNE EXTORSION

Le vol enroulé de violence est également présent: « mǎwólóǒù » (extorquer, prendre de force) ; « mǎxòǒù (escroquer, duper) ; « ahìzì » (manigance, manœuvre injuste) ; « nùfìndùtònǔmè » (système illégal de profit, manducation, corruption) ; « mǎkótókótó » (exploitation) ; « zòlílénánǔ » (détournement). [voir *Représentation 3* ci-après].



[Représentation 3] : champ lexico-sémantique de “Nũđùtònũmè ; (par Hémerson SESSINO)

### 3.3. Métaphore et interprétation sémantique

Parlant de métaphore, Lakoff et Johnson (1980:9) nous montrent que « The essence of metaphor is understanding and experiencing one kind of thing in terms of another ». Nous comprenons par-là que l'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose d'autres. Considérons à cet effet l'expression « zèdlán wè nyí mósó ». Cette expression présente deux situations parallèlement opposées. « zèdlán » signifie en français “jeter” et « mósó » “trouver”, deux verbes contrastifs en action. Se retrouvant dans un même

énoncé tel que « zědlán wè nyí mǎsǎ » (jeter c'est trouver), ces concepts ont une toute autre signification, une signification métaphorisée. Ce qui nous amène à dire que les métaphores ne sont pas seulement des affaires de mots, des figures poétiques du langage, mais ils relèvent encore plus de nos processus cognitifs. Une large part de nos concepts est donc structurée métaphoriquement ; et vu que le langage utilise le même système conceptuel que la pensée, il est le témoin de cette structuration. “Jeter” ne présente certainement aucun signe pouvant nous conduire à construire un référent qui serait égal à “trouver”. Le premier concept n'est certes pas un sous-concept, une sous-espèce ou une sous-catégorisation du second : jeter et trouver renvoient à deux idées et actions différentes. Mais l'action de jeter est partiellement structurée, pratiquée et comprise en termes de fait de trouver. De l'expression, nous concevons donc un sens métaphorique voilé signifiant qu'un objet perdu est d'une façon ou d'une autre retrouvé ; c'est-à-dire qu'il faut avoir perdu quelque chose pour en gagner une autre, on ne peut faire d'omelette sans casser des œufs. On y puise le sens du sacrifice obligé avant tout profit. « Le concept est structuré métaphoriquement, de même que l'activité et par conséquent le langage aussi est structuré métaphoriquement » Lakoff et Johnson (1980:9).

Prenons maintenant le terme initial utilisé pour désigner la corruption en milieu gun, « nǔđùtònumè ». Cette expression donne l'impression qu'elle décrit une situation plutôt normale. « đùnǔ » signifie “manger”, rien d'illégal et d'anormal. L'implication négative se trouve dans la suite de l'énoncé « tò nǔ mè ». Dans une situation normale, cette expression signifierait “trouver ou tirer son intérêt ou son bénéfice d'une situation propre (telle que le commerce, le management, l'analyse, etc.). Đùnǔ signifie “manger” (le nǔ étant implicite) ; tò nǔmè situe la provenance de l'action (mais une provenance indéterminée); le tout révélant une situation plutôt illégale corroborée de secret. Ce terme expose

le fait de “consommer par derrière” en contournant les normes. Il englobe toutes les autres formes de corruption (nǔfɪndʊtɔ̀nǔmè, nǔwólóɖù, mɛwólóɖù, ahìzì, nùzédʊnǔjì, mɛkótókótó, mɛxòɖu, zòlílénánǔ, etc.) et les ramène à une même racine, ɖùnǔ. Il joue donc un rôle de contenant du point de vue métaphorique. Il est vrai que rien ne peut être tiré et mangé d’une source vide. C’est forcément parce qu’il y a effectivement quelque chose de prenable à un endroit qu’il y a de preneur et par conséquent le fait de prendre.

Nombre d’expressions par nous étudiées ici présentent une systématique métaphorique permettant d’une part la mise en valeur et de l’autre le masquage de la conceptualisation de leurs contenus sémantiques. C’est le cas par exemple des expressions : Alòɖé wɛ nɔ kló alòɖé ; Nǔsónúɖé ma nyí bàwá ; Zědlán wè nyí mɔsó ; Ye mɔnɔ fón bonɔ m̀ oví tò akpá ; Alò tata mɔnɔ dòn kpó ; Ye mɔnɔ ǹ adòkòn bonɔ jì wě ; Fi xe ye sìn gbě ɖó wɛ é nɔ ɖù amà tè ; Ye mɔnɔ ɖó gǔɖutó bonɔ jì kúnýákɔ ; Kànxóxónu wè ye ǹ gbèn yǒyó dó ; Ayĩgba wè ye nɔ hù hwěkpó ɖónɔ hù dàn ; Ní avò dòn nyěví, nyěví ná dòn kàn, qui sont structurées métaphoriquement. Elles expriment une métaphore dite du conduit où c’est une idée qui en appelle une autre et où leur sens est contextualisé. Cela signifie que chaque expression peut avoir différentes significations, une mise en valeur par le contexte présent d’utilisation. Les autres significations sont de ce fait masquées. Dans le cas de ce travail, chacune de ces expressions est prise comme véhicule de fait de corruption. C’est donc pour cela que « le réseau systématique d’expressions métaphoriques qui nous permet de comprendre un aspect d’un concept en termes d’un autre [...] masquera nécessairement d’autres aspects de même concept. ». (Lakoff et Johnson, 1980:13)

Un concept métaphorique ne fournit donc qu'une compréhension partielle de ce qu'il structure, masquant certains aspects. Aussi lorsque nous disons qu'un concept est structuré par une métaphore, nous voulons dire qu'il l'est partiellement et qu'il peut être prolongé de certains côtés mais pas d'autres. Comprenons alors que dans la métaphore du conduit, les idées (ou significations) sont des objets ; les expressions linguistiques sont des contenants; communiquer, c'est faire parvenir quelque chose. Cette métaphore induit une conception du langage où les expressions linguistiques possèdent des significations définies indépendamment de tout contexte et de tout locuteur. De ce fait les idées sont portées et soutenues par les expressions linguistiques et conduites par la parole.

Selon F. Rastier (1996) la représentation du sens trouve en outre sa justification dans les textes eux-mêmes, dans l'usage constaté des mots tel qu'ils se prêtent au processus d'interprétation; parce qu'en fait « la description sémantique d'une langue peut être soit une étude paradigmatique visant à décrire les monèmes les uns par rapport aux autres, soit une étude syntagmatique cherchant comment le sens global des énoncés se constitue à partir du sens de leurs éléments. » (C. Baylon et P. Fabre, 1979 : 11). Le problème de la polysémie auquel on se heurte, vu la pluralité de sens, nous conduit à des assimilations divergentes du mot ou à des acceptions interprétatives.

Il surgit donc une relation intrinsèque entre le sens et la signification. La hâte de la recherche d'une signification du signe se trouve confrontée à un problème d'ontologie. Baylon et Fabre (1979 :42) incluent le rapport d'isomorphisme entre la manifestation et la signification en stipulant que « le rapport entre un fait manifeste et sa signification non manifeste est isomorphe dans son détail du rapport signifiant-signifié en linguistique ». La distinction des nuances de signification des mots conditionnés par l'usage est donc nécessaire.

F. Rastier contourne la notion de signification pour ne retenir que celle de sens, lequel ne se définit que par rapport à un contexte d'usage particulier. Dans le cadre du lexique, le sens d'un mot X qui apparaît (jouant le rôle de signification) est celui mis en avant par un contexte « virtuel » constitué de la totalité des mots proches de X dans le lexique.

## **Chapitre IV :**

### **PISTES DE METAPHORE GRAMMATICALE**

Il existe deux « sous-systèmes » au sein des langues qui ont des fonctions sémantiques nettement différenciées : le sous-système grammatical, qui détermine la structure de la représentation cognitive évoquée par un énoncé, et le sous-système lexical, qui en détermine le contenu.

Le sous-système grammatical contient donc les morphèmes grammaticaux (libres ou liés), tels que les prépositions, les conjonctions, les flexions nominales et verbales, etc. Mais il ne se limite pas à ces morphèmes. Il comporte aussi des éléments plus abstraits, tels que les catégories grammaticales (parties du discours), les sous-catégories (le fait pour un nom d'être massif ou comptable, par exemple), les fonctions syntaxiques (sujet, objet, etc.) et les constructions syntaxiques (l'ordre des mots, notamment). Un mot comme *Ahìzì*, par exemple, présente à la fois des aspects grammaticaux et lexicaux. En tant que nom (caractéristique qu'il partage avec des mots comme *mekótókótó*, *mexòdù*, *zòlìlénánũ* etc.), il relève du sous-système grammatical. Et c'est uniquement en tant que lexème possédant un contenu sémantique qui l'oppose aux autres noms qu'il fait partie du sous-système lexical. Le point clé, qui fait tout l'intérêt de cette approche, c'est de considérer que les aspects grammaticaux sont aussi porteurs de sens en eux-mêmes, indépendamment des aspects lexicaux. La même remarque s'applique aux autres classes ouvertes (verbes, adjectifs, etc.).

#### **4.1. Métaphores et syntaxe**

##### **4.1.1. Les marques de connexion syntaxique**

L'objectif essentiel de l'analyse linguistique des actes de langage, du discours (aussi bien écrit qu'oral) est de répertorier et de décrire les différents systèmes de marques contribuant à leur cohésion. Il s'agit en effet, pour le

linguiste, d'étudier la manière dont chaque langue fournit aux locuteurs toute une batterie de moyens leur permettant d'indiquer certains rapports qu'ils établissent entre les différentes choses qu'ils ont dites et qu'ils auront à dire. Il s'agit donc de repérer les différents systèmes de solidarité à même de conférer au discours une certaine continuité ou homogénéité. Ces systèmes sont de natures très diverses et il convient, dans un premier temps, de bien les identifier. Parmi eux, il importe tout d'abord de distinguer très clairement ceux qui mettent en œuvre ce qu'on peut appeler des connexions structurales : connexions relevant essentiellement du dispositif syntaxique.

Les constructions dont la résolution met en jeu la phrase sont à l'origine de connexions qui sont à la fois structurales et non structurales. Le discours commence là où finit le pouvoir des connexions structurales. A côté des liens structuraux ou partiellement structuraux, il existe, dans les différentes langues, tout un ensemble d'outils relationnels de nature sémantico-pragmatique qui, en quelque sorte, complètent le système des relations distributionnelles et positionnelles de caractère syntaxique ainsi que le dispositif logico-énonciatif (thème/propos). Parmi ces systèmes de marques, on trouve notamment:

- les connecteurs qui indiquent des relations fonctionnelles entre les contenus propositionnels et/ou les actes illocutionnaires qui leur sont associés (relations du type: justification, opposition, consécution, conséquence, etc.) comme dans les énoncés gun suivants :

- (a) Kànxóxó nu wè ye nò gbèn yǒyó dó. (C'est au bout de l'ancienne corde qu'on tisse la nouvelle)
- (b) Zědlán wè nyí mǎsó (Jeter équivaut à retrouver)
- (c) Fi xe ye sìn gbǒ dǒ wè é nǎ dǔ amà tè. (C'est là où l'on attache le mouton qu'il broute)
- (d) Ye mǎnǎ dǒ gǔdǔtǒ **bonǎ** jì kúnýákǎ. (On ne peut se plaindre de la mort si l'on a d'héritiers)

- (e) Ye mɔnɔ fɔn **bonɔ** mɔ ovĩ tò akpá. (L'on ne peut se lever avec un enfant dans les bras)
- (f) Ye mɔnɔ nɔ adòkòn **bonɔ** jì wě. (L'on ne peut se détériorer en cuisine)
- (g) Zě nǔđé dó wěma lɔ jí, **é ma nyí mǔ** jèhɔn ná zèè. (Mets quelque chose sur ton dossier sinon le vent l'emportera)
- (h) Mɛ metɔn mɔnɔ tò atín jí **bɔ** ye nɔ ðù atínsínsén aglwě. (L'on ne consomme pas de fruits non mûrs si l'on a un allié sur l'arbre).

Les propositions contenues dans les énoncés en (a), (b) et (c) sont connectées entre elles par la marque justificative ou démonstrative (qui n'est pas forcément explicite) appuyée par le morphème focalisateur (« wè » « c'est...que »). (d), (e) et (f) présentent une marque de consécution, d'enchaînement des actions par (« bonɔ » « puis »). Enfin, les propositions dans (g) et (h) tracent une marque de justification à conséquence plutôt évidente (« é ma nyí mǔ » « sinon » en (g) et « bɔ » « et, puis, et puis » en (h)) ;

- les différentes formes d'anaphores qui assurent des solidarités référentielles (coréférence, associativité, etc.) entre certains constituants des énoncés (ou signes linguistiques) et qui donnent naissance à des chaînes de référence renvoyant au même élément de référence comme l'association propositionnelle par le pronom personnel gun (dans ce cas anaphorique) « é » (il) dans la phrase :

- (i) é jè atán mè, é ná jè agbakò (s'il tombe dans la barbe, il touchera le menton) ;

- les expressions introductrices de cadres de discours qui délimitent des domaines ou cadres (temporels, spatiaux, modaux, etc.) s'étendant parfois sur de vastes séquences.

Dans :

(j) Alò tata mɔnɔ ðòn kpó (seule, la main ne peut masser une bosse), on se croirait en médecine (traditionnelle) où il faut soulager la douleur musculaire en appliquant (par les mains) un produit pharmaceutique sur les surfaces irritées.

- (k) Me mĩ̀ton we tò fĩ̀ne (C'est notre allié qui est là),  
 (l) Xwénú wè (c'est familial),

Ces deux expressions (k) et (l) quittent le cadre de reconnaissance sociale pour un domaine de confort et d'intérêt sociétal.

- (m) Đuđu tèmè yà ? (y-a-t-il d'intérêt ?),  
 (n) A đó alò ya ? (As-tu la main ?),  
 (o) Na wè a zòn wá? (Comment es-tu venu ?),  
 (p) Mǎ nò gbé mì já yà ? (Allons-nous rester comme cela?),  
 (q) Nǔđè ma tín ná mì wè ? (N'y-a-t-il rien pour moi ?).

Toutes ces interrogations contextualisent le discours et l'introduisent dans un champ d'intérêts et de profits propres.

Les différents systèmes de marques évoqués ci-dessus ne sont certainement pas les seuls qui contribuent à la cohésion. Ils constituent, pour M. Charolles (1993), quelques-uns des plans d'organisation du discours. Pour cet auteur, ces plans peuvent être envisagés séparément, mais surtout leur distinction permet d'étudier leurs interactions. Les marqueurs relevant de chacun des plans d'organisation du discours offrent, en tant qu'opérateurs relationnels, des possibilités qui leur sont spécifiques. Chaque système permet d'exprimer certains types de relations, et chaque marque relevant d'un plan présente elle-même des possibilités qui lui sont propres. Parmi les traits qui semblent cependant communs aux différents systèmes de marques non structurales, on peut noter, en tout premier lieu, leur relative sous-détermination. Ces marques fonctionnent en effet comme des instructions invitant l'auditeur à mettre en rapport certains éléments du contexte. La sélection de ces constituants n'est cependant que partiellement déterminée par le contenu sémantique de ces marques, de sorte que leur résolution implique toujours un calcul sur le contexte.

Si le recensement et l'étude des différents systèmes de marques de cohésion constituent bien une des tâches prioritaires et spécifiques de l'analyse

linguistique du discours, tâche qui est loin, faut-il le préciser, d'être épuisée, le linguiste ne peut cependant en rester là. Outre que l'étude du fonctionnement de ces marques amène déjà aux confins de la pragmatique linguistique, elle ne permet pas de rendre compte des nombreux cas où une séquence paraît parfaitement cohérente quoiqu'elle ne comporte aucun indicateur relationnel.

I. Bellert (1970) relevait l'importance pour la reconnaissance d'un lien de cohérence de ce qu'elle appelle des "quasi-implications". Ces quasi-implications, comme elle le montre bien, sont à même de promouvoir en vertu de "règles générales de raisonnement" du type *modus ponens*<sup>13</sup> des relations entre des états de choses décrits par deux énoncés successifs via des connaissances du monde associées. L'importance de ces inférences de pontage apparaît très clairement dans des séquences comme:

- (r) Zě nǔdè dó wěma lǎ jí, é ma nyí mǎ jèhǒn ná zé è (Mets quelque chose sur le dossier sinon le vent l'emportera).
- (s) Zědlán wè nyí mǎsǒ (Jeter c'est retrouver).
- (t) Ní avò dòn nyěví, nyěví ná dòn kàn (Si le tissu tire l'aiguille, l'aiguille tirera la corde).
- (u) é jè atán mè, é ná jè agbakò (s'il tombe dans la barbe, il touchera le menton).

où l'on n'a aucun mal à reconnaître un lien entre les faits rapportés quoique ce lien ne soit pas explicitement marqué.

P.N. Johnson-Laird (1983 : 371), note que « dans un discours, chaque phrase doit référer explicitement ou implicitement à une entité à laquelle il a déjà été fait référence (ou qui a été introduite) dans une autre phrase, car seule cette condition permet d'intégrer les phrases dans un modèle unique ». En fait, les entités apparaissant dans le fil du discours doivent être déjà introduites dans le "modèle mental" construit par l'interprétant (et non pas seulement dans le donné discursif). Toutefois, les sujets sont toujours enclins, à défaut d'une continuité référentielle, à essayer d'établir une connexion significative entre les

<sup>13</sup> - *modus ponens* est une règle d'inférence (de déduction) selon laquelle, si une situation A implique une autre situation B, on peut déduire, A étant vraie, que B l'est également.

événements, laquelle peut suffire à conférer au propos une “vraisemblance” suffisante.

Les exemples de telles remises d'aplomb sont très nombreux dans la littérature linguistique sur la cohérence du discours. En voici qui donneront une idée de l'imagination dont peuvent parfois faire preuve les acteurs de corruption.

(v) Zědlán wè nyí mǎsǒ (Jeter c'est retrouver),

La situation présentée par cet énoncé n'a effectivement de signification que si l'on se positionne dans un contexte ad hoc donné : celle de “on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs” ; sinon, dans une situation normale, on observera une suite d'incohérences dans ces propos inférentiels. En effet, comme nous l'avons indiqué un peu plus haut, « zědlán » signifie en français “Jeter” et « mǎsǒ » “trouver”, deux verbes contrastifs et parallèles en action. Rien n'indique donc la moindre équivalence ou la moindre ressemblance des faits décrits : « zědlán » (jeter) ne pourrait avoir dans ces circonstances qu'une signification contraire à « mǎsǒ » (trouver), car qui jette un objet est supposé l'avoir perdu et non l'opposé ou l'avoir échangé contre un autre objet.

Les cas qui précèdent ne seraient que des “curiosités” tout à fait marginales s'ils n'avaient leur équivalent dans la vie ordinaire, comme par exemple:

- (w) Alòdè wè nǎ kló alòdè (c'est une main qui lave l'autre)
- (x) Nǔsónúđé ma nyí bàwá (aucune sauce n'est à servir [gratuitement])
- (y) Ye mǎnǎ fón bonǎ mǎ oví tò akpá (on ne peut se retrouver au réveil avec un enfant dans les bras)
- (z) Alò tata mǎnǎ dòn kpó (seule, la main ne peut masser une bosse)
- (aa) Ye mǎnǎ nǎ adòkòn bonǎ jì wě (l'on ne peut se détériorer en cuisine)
- (bb) Fi xe ye sìn gbǎ dǒ wè é nǎ dǔ amà tè (c'est là où l'on attache le mouton qu'il broute)
- (cc) Ye mǎnǎ dǒ gǔdútó bonǎ jì kúnýákǎ (l'on ne peut avoir peur de la mort si l'on a d'héritiers)

- (dd) Kànxóónu wè ye nò gbèn yǎyó dó (c'est au bout de l'ancienne corde qu'on tisse la nouvelle)
- (ee) Nǔdónávító mǎnǎ gòn alè ma dídǎ (qui donne à manger à un enfant ne peut s'empêcher de laper les doigts)

Ces exemples dans lesquels on ne trouve aucune des marques de cohésion réputées essentielles à la cohérence ne posent de toute évidence aucune difficulté d'interprétation, chacun imaginant très facilement une situation à même de rendre leur usage parfaitement acceptable. Nous accepterons par exemple que l'on attache la nouvelle corde à l'ancienne à la seule condition que l'ancienne en question soit toujours en bon état, ne soit donc pas pourrie, sinon elle risque en réalité de rendre fragile la nouvelle. Aussi, si celui qui donne à manger à un enfant doit à chaque fois en prendre aussi, la nourriture, à notre avis, ne suffira plus à l'enfant. Enfin, le mouton est-il obligé de brouter encore là où il est attaché si on lui apporte le nécessaire pour le nourrir ?

Au vu de tels emplois et de beaucoup d'autres du même tonneau on est bien obligé d'admettre que la cohérence n'est pas liée à l'occurrence de tels ou tels relateurs linguistiques. La reconnaissance de ce qui rend un discours cohérent implique non seulement l'interprétation des éventuelles marques de cohésion qu'il comporte mais encore, et beaucoup plus fondamentalement, la mise en œuvre d'opérations inférentielles et, singulièrement d'inférences de liaison, portant conjointement sur le contenu du donné discursif, la situation dans laquelle il est communiqué et les connaissances d'arrière-plan des sujets. La cohérence, loin d'être un trait du discours, apparaît plutôt comme une sorte de forme a priori de sa réception, comme un principe général gouvernant son interprétation.

#### 4.1.2. Relations terme propre et terme métaphorique

Dans son étude “*Métaphore et syntaxe*”, J. Tamine (1979) essaie de localiser les cadres syntaxiques privilégiés de la relation qui unit le terme propre au terme figuré. Ses critères distinctifs sont la nature de l'outil syntaxique qui supporte la relation entre les deux termes. La métaphore est ainsi envisagée comme une relation qui s'établit obligatoirement entre deux termes: un terme propre et un terme figuré ou métaphorique. On peut les rassembler sous deux principales rubriques:

- les métaphores où le terme propre et le terme métaphorique n'appartiennent pas à la même partie du discours. Cette catégorie coïncide avec les métaphores *in absentia* de la rhétorique classique, mais J. Tamine ne fait plus appel à la notion de substitution chère à la tradition (le terme métaphorique est donné comme remplaçant un hypothétique terme propre, absent du contexte, qui doit être reconstruit).
- les métaphores où le terme propre et le terme métaphorique sont coprésents et appartiennent à la même partie du discours, soit des noms, soit des infinitifs. Ces métaphores recouvrent les figures *in praesentia*.

Tamine montre les mécanismes des métaphores verbales “*in absentia*” qui pourraient faire croire à une spécificité syntaxique du figuré, représentée par:

- les changements de construction : s'il est vrai qu'un verbe en emploi métaphorique n'a pas toujours la construction du sens propre, il est tout aussi vrai que ces métaphores cessent peu à peu d'être reliées au sens propre et se lexicalisent. Or, ceci n'est pas particulier à la métaphore, parce que les différences de construction syntaxique du verbe (et de ses dérivés) sont un critère utilisé par les lexicographes pour choisir entre polysémie et homonymie; les homonymes se distinguent par leurs propriétés syntaxiques et dérivationnelles différentes. Il ne s'agit donc pas là d'un phénomène particulier à la métaphore ;

- la présence dans l'emploi figuré d'un complément obligatoire qui est facultatif dans l'emploi propre ; d'autre part, le complément d'un verbe métaphorique n'a pas un comportement particulier; il est une spécification parmi d'autres dont il ne se distingue que du point de vue sémantique. Exemple: Đù lěsi /vs/ Đù gǎn ;

- l'extension de propriétés : les extensions de propriétés sont dues aux cadres syntaxiques spécifiques à certaines classes lexicales, appliqués, par un ‘‘calembour syntaxique’’, à d'autres items lexicaux qui, de ce fait, en acquièrent les propriétés sémantiques. Par exemple, les noms de qualité.

À l'ancienne perspective substitutive, paradigmatique, les néorhétoriciens opposent aujourd'hui une perspective interactive, contextuelle, qui rend compte des rapports établis entre le terme propre et le terme figuré: « au lieu de poser ces relations in absentia entre le sens figuré du terme employé et le sens propre d'un terme reconstitué, les néo-rhétoriciens les ont posées entre le sens de mots coprésents dans l'énoncé (...) Le principe du changement de sens d'un seul mot cède ainsi la place à celui d'une signification figurée attachée à une combinaison lexico-syntaxique. Un tel changement d'optique a entraîné la collision de deux types distincts de figures, la métaphore et la comparaison, qui reposent sur un rapport de ressemblance, implicite ou explicite ». (I. Tamba Mecz, 1981: 25).

On peut considérer alors qu': « En définitive, quel que soit le type de métaphores considérées, aucune ne peut être caractérisée par un fait de syntaxe qui l'oppose au propre de façon spécifique. La frontière du propre et du figuré n'appartient qu'à la sémantique et à la pragmatique [...] Ce qui ne signifie pas pour autant que la part de la syntaxe soit négligeable puisqu'au contraire, en l'absence d'un accord entre les cadres et les variables lexicales, c'est la syntaxe qui porte la responsabilité de l'interprétation d'ensemble à attribuer aux métaphores ». (J. Tamine, 1979: 78).

Dans la section suivante, nous présentons la métaphore comme étant une comparaison implicite, sans mot comparatif.

#### 4.2. Métaphores et comparaisons

La métaphore établit un rapport d'analogie en opérant un transfert de sens entre mots ou groupes de mots; elle opère un rapprochement entre le comparé et le comparant sans terme de comparaison. Elle est souvent conçue comme une comparaison implicite.

Si un énoncé tel que : « Zědlán tayĩdì mǎsó » (Jeter comme trouver\*) n'est pas totalement une figure métaphorique, elle l'apparaît par la suppression de l'élément qui exprime la base de la comparaison "tayĩdì", qui exprime une comparaison métaphorique (tayĩdì = tò ayĩ dī = exister comme..., être comme..., ressembler à...). "Comme" introduit alors une similitude partielle, l'équivalence n'étant jamais posée. Ses variantes contextuelles en gungbè sont: « dī, tayĩ, tayĩdì, kpódì... ».

Si la métaphore "in praesentia" présente le phénomène d'assimilation et la métaphore "in absentia" celui d'incompatibilité textuelle, l'élément relationnel de la comparaison interdit la commutabilité. "Comme" introduit alors une équivalence faible entre deux réalités qui ont peu d'éléments communs. Six mouvements se dégagent de cette équivalence :

1. comparaison motivée: Zědlán wè nyí mǎsó.
2. comparaison non-motivée: Mĩ ko nyí nǔdòkpóló.
3. assimilation motivée: Fi xe ye sìn gbǒ dǒ wε é nǒ dǔ amà tè.
4. assimilation non motivée: Ye mǎnǎ xè só bonǎ zòn afè.

5. assimilation motivée sans comparé : Me metɔn mɔnɔ tò atín jí bò ye nɔ  
 d̀ù atínsínsén aglwě.

6. assimilation non motivée sans comparé : Xwénú wè.

On pourra dire que la comparaison reste un trope<sup>14</sup>, à condition qu'elle soit l'émanation du subjectivisme du sujet parlant et qu'elle poursuive un effet de persuasion. Le manque du signe d'égalité entre le comparé et le comparant impose son caractère d'approximation ; la conscience de la non-identité entre les deux termes étant toujours présente (tandis que la métaphore identifie le comparé au comparant). Tudor Vianu (1957), mettant face à face métaphore et comparaison, considère que le processus intellectuel générateur est le même ; la différence provenant de la forme extérieure et des valeurs esthétiques qui leur sont attachées. La rhétorique générale observait qu'entre la comparaison canonique introduite par “comme” et la métaphore “in absentia” qui représente la pure substitution, les divers auteurs ont employé un large éventail de structures grammaticales intermédiaires, destinées généralement à atténuer le caractère relationnel de “comme”. (Dubois et ali, 1970 : 114).

Toutefois, de nouveaux concepts ou sens peuvent s'obtenir par glissement métaphorique. Ces nouvelles métaphores créées renvoient en fait aux néologismes.

### 4.3. Métaphores et néologismes

Chaque jour, de nouveaux effets de sens apparaissent dans les discours des médias ou dans le discours familial. M. F. Mortureux (1974) propose certaines méthodes linguistiques qui, appliquées aux faits de l'analogie, permettraient l'étude de la néologie, formelle et / ou sémantique:

- une analyse du fonctionnement du nouveau signe dans les discours (fréquence, distribution), ce qui permettra d'examiner son insertion dans le stock

<sup>14</sup> En rhétorique, le trope est l'emploi de mots hors de leur usage habituel.

lexical et les conséquences qui en découlent tant dans le domaine de la morphosyntaxe (comme le fait que le nouveau dérivé peut se mettre à son tour à fonctionner comme base), que dans le domaine sémantique (démotivation, analogie sémantique ...);

- les produits de l'analogie sémantique qui se fondent aussi sur une motivation formelle peuvent bénéficier d'analyses transformationnelles analogues à celles qui rendent compte des produits de l'analogie formelle;
- l'analyse distributionnelle est à même d'offrir des critères pour décider si l'on doit considérer tel signe comme polysémique ou voir en lui deux homonymes.

J. Bastuji (1974) propose, pour l'étude linguistique de la néologie de sens sur les unités simples, trois approches complémentaires:

- une analyse syntagmatique définissant la combinatoire de l'unité dans la structure de phrase. Elle partage l'opinion de N. Chomsky (1965), selon laquelle les noms ne portent que des traits inhérents, tandis qu'aux verbes et aux adjectifs sont assignés des traits de sélection (contextuels) spécifiant les syntagmes nominaux avec lesquels ils se combinent ;
- une analyse contextuelle plus large spécifiant les modes d'introduction et d'explicitation du néologisme (définition d'introduction, guillemets, renvoi à un énonciateur, isotopies discursives, etc.) ;
- une analyse paradigmatique, opérant par commutation de l'environnement. Cette commutation entre séquence explicite et séquence implicite construit un rapport proportionnel où s'articule la néologie sémantique.

La véritable création néologique, fait observer J. Bastuji, instaure des rapports sémantiques nouveaux, accompagnés d'une modification conjointe des traits de sélection (contextuels), du signifié / référent et du domaine de référence. La polysémie reste tout de même la loi de fonctionnement sémantique pour toute unité lexicale. Un même processus se réitère indéfiniment: les

variations contextuelles discursives produisent un sens nouveau (effet de sens); les contraintes d'invariance lexicale figent ces variations en un petit nombre de distributions codées, les homonymes; enfin, de nouvelles valeurs peuvent apparaître à partir de ces homonymes. « L'unité lexicale est à la fois unité de langue et unité de discours, et intéresse donc la relation entre langue et monde, langue et société, indéfiniment construite et reconstruite par la médiation discursive. Le changement de domaine traduit la diversité des expériences sociales et le besoin de communication; la présupposition et la référence sont des actes visant à modifier les rapports sociaux. La bataille des mots est aussi une bataille pour les choses et pour le changement des choses. L'analyse linguistique, qui se limite aux règles de constitution des unités et à l'examen de leurs rapports mutuels, doit ici laisser la place à l'analyse du discours et /ou à la sociolinguistique » (J. Bastuji, 1974 : 19).

Mais la relation signifié – référent n'existe pas en dehors du ou des discours qui la fondent en opérant un découpage spécifique dans la réalité, la néologie sémantique (qui est de nature surtout figurale: métaphorique, métonymique, synecdochique, ou une extension de sens) crée un nouveau référent et une nouvelle combinaison stable en langue, c'est-à-dire un signifié<sup>15</sup>, qu'on peut approcher dans le cadre de la polysémie autant que la motivation sémantique (figurale) reste encore perceptible.

---

<sup>15</sup> L'opposition signifié / référent correspond à l'opposition compréhension / extension des logiciens.

Définir un terme en compréhension (ou en intention), c'est donner ses propriétés distinctives, donc son signifié (la métaphore exploite ce type de définition). Définir un terme en extension, c'est énumérer les objets du monde auxquels il s'applique; l'extension correspond à la référence, „ plus précisément à la somme de toutes les références qui pour ce terme sont actualisables dans un discours". Pour les lexèmes figurés, le changement dans l'extension est une conséquence du changement dans la compréhension. |voir *Représentation 2* ci-dessus| page 40.

## CONCLUSION

Il existe dans les langues africaines des expressions renvoyant à la corruption ou véhiculant l'idée ou l'intention de ce phénomène. Ces expressions sont voilées le plus souvent métaphoriquement. La présente étude « la métaphore dans les expressions liées a la corruption en gùngbè » a montré que les manifestations langagières de la corruption en gùngbè sont axées sur la métaphore. Pour y parvenir, nous nous sommes plus intéressé aux études de Lakoff et Johnson (1980) sur les métaphores conceptuelles qui, pour eux, ne sont pas un simple ornement du langage plus ou moins facultatif, mais une aide à la pensée, un instrument cognitif. La preuve est que la création d'une métaphore se fait par une projection entre deux domaines conceptuels.

En fait, la métaphore est un instrument extrêmement puissant et persuasif que nous utilisons d'une façon abondante soit pour comprendre les phénomènes abstraits dans notre univers, soit pour convaincre notre interlocuteur de ce qui est mis en avant par la métaphore. Ce qui explique donc son usage de plus en plus remarqué et convoité en situations de corruption. La conséquence directe est que ce phénomène de langue favorise l'immigration évolutive de vices sociaux tels que la corruption et ses dérivés. Cela signifie que la corruption vit, de nos jours, dans et de nos langues. Le désastre est que des usages de langages métaphoriques facilitent l'insertion des habitudes de corruption dans le vocabulaire des routines quotidiennes: sociabilité, commerce, quémandage (ou se faire de l'argent, gagner sa vie...).

Les travaux de Sperber et Wilson (1989) ont également apporté des précisions importantes pour notre recherche. Ces deux linguistes ont établi une théorie, *la théorie de la pertinence*, préconisant que l'on parle de façon claire et précise, que tout énoncé produit vise à être le plus pertinent possible. Ils conçoivent ainsi la communication en termes de pertinence. Dans ce cadre

théorique, les métaphores sont utilisées pour exprimer la réalité plutôt que pour marquer une déviance par rapport au langage littéral. Les métaphores sont relativement bien structurées. L'analyse de notre corpus de mots et d'expressions désignant les transactions corruptives nous a permis de distinguer entre le niveau des discours construits, débouchant sur les configurations idéologiques relatives à la corruption, et celui du vocabulaire employé, qui concerne le champ sémantique de la corruption. Il apparaît que les pratiques corruptives sont justifiées et «euphémisées» par leur grande proximité ou interpénétration avec des pratiques sociales communes et «normales». Les mots et les discours deviennent ainsi communs et passent dans les habitudes d'emploi.

## **BIBLIOGRAPHIE**

AUSTIN J. L. (1970) : *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.

BASTUJI J. (1974) : "Aspects de la néologie sémantique", *Langages*, N<sup>o</sup>. 36, La néologie lexicale, Armand Colin, PP. 6-19

- BAYLON C. et FABRE P. (1979) : *sémantique avec des travaux pratiques d'application et leurs corrigés*, éd. Nathan Millau.
- BEARDSLEY M. (1972): "Metaphor", Paul Edwards, ed., *The Encyclopedia of Philosophy*, vol. 5, .New York, Macmillan, PP.284-289
- BOURDIEU P. (1982) : *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- CHAROLLES M. (1989) : *Coherence as a principle in the Regulation of Discursive Production*, K. Heydrich, F. Neubauer, J.S. Petöfi, E. Sözer eds Connexity and Coherence, Analysis of text and discourse, Berlin, New-York, W. de Gruyter, PP. 3-16.
- CHAROLLES M. (1993) : "Les plans d'organisation du discours et leurs interactions", S. Moirand et al. eds. *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne, Peter Lang, PP. 301-315
- CHAROLLES M. (1995) : "Cohésion, cohérence et pertinence du discours", *Travaux de Linguistique*, n° 29, Université de Nancy, PP.125-151
- DEFORNEL M. (1985) : *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Les Editions de Minuit.
- DUBOIS J. et ali. (2012) : *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- DURANLEAU C. et TILLARD J. (2004) : *Analyse de la métaphore dans la conversation : approche sémantique et pragmatique*, Canada, CESLa.
- ECO U. (1988) : *Le signe Histoire et analyse d'un concept*, (traduction et adaptation de J.M.Klinkenberg), Bruxelles, LABOR.
- ECO U. (1988) : *Sémiotique et philosophie du langage*, (traduit de l'italien par BOUHAZER Myriem), Presses Universitaires de France.
- FAUCONNIER G. (1984) : *Espaces mentaux : aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GBAGUIDI K. J. et KOMBIENI H (2014) : *Poster sur la corruption au Bénin*.
- GBAGUIDI K. J. et SESSINO S.P.H. (2013) : "Racines neurolinguistiques de la corruption en milieu maxi et perspectives de création de contes pour l'éducation des enfants", *Lettres d'Ivoire. Revue Scientifique de Littératures, Langues et Sciences Humaines*, N° 016 deuxième semestre 2013, Côte d'Ivoire, PP. 183-198
- GBETO F. (1985) : "Le tabou linguistique comme révélateur de la pensée africaine : l'exemple du Maxigbe", *Actes du Colloque Internationale sur les*

*Langues Africaines et Philosophie*, Cotonou, Conseil Inter-Africain de Philosophie. PP. 65-78.

- GBETO F. (2000) : “Quelques procédés d’intensification du discours dans le parler maxi de Covè”, *Langage et Devenir*, n° 9, Cotonou. PP. 126-142.
- GBETO N. P. (2014) : *Etude linguistique des pratiques langagières liées à la corruption en milieu fon au Bénin*, Mémoire de DEA, sous la direction de Flavien GBETO, Université d’Abomey-Calavi.
- GUEDOU A. G. (1985) : *Xó et gbè : Langage et Culture chez les fon (Bénin)*, Collection Langues et Cultures Africaines N°4, Paris, SELAF.
- HALLIDAY, M.A.K. (1978): *Language as Social Semiotic: The social interpretation of language and meaning*. London, Arnold.
- HALLIDAY, M.A.K. (1985): *Introduction to Functional Grammar*. London, Arnold.
- JOHNSON M. (1987): *The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason*, The University of Chicago Press.
- JOHNSON-LAIRD P.N. (1983): *Mental Models*, Cambridge, CUP.
- LAKOFF G. (1987): *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- LAKOFF G. et JOHNSON M. (1980): *Metaphors we live by*. London: The university of Chicago press.
- LAKOFF G. et JOHNSON M. (1999): *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and Its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books.
- LAKOFF G. et TURNER M. (1989): *More Than Cool Reason. A Field Guide of Poetic Metaphor*, Chicago & London, The University of Chicago Press.
- LAPAIRE J.-R. (2008) : “Quand la pensée « prends corps » par la métaphore”, in D. JAMET (éd.), *Dérives de la métaphore*, Paris, L’Harmattan, PP. 39-56
- MARTINET A. (1967) : *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin.
- MOESCHLER J. (1993): “Relevance and conversation”, *Lingua*, N° 90, PP. 149-171
- MOLINO J. F. S. et TAMINE J. (1979) : “Présentation: problèmes de la métaphore”, *Langages*, N°54, PP. 5-40
- MORICEAU V. (2003) : *Un modèle de représentation sémantique de la métaphore. Le cas des métaphores d’orientation*, Toulouse III, Université Paul Sabatier.

- MORTUREUX M.-F. (1974) : “Analogie « créatrice », formelle et sémantique”,  
*Langage*, No. 36, *La néologie lexicale*, Armand Colin, PP. 20-33.
- MOUNIN G. (1974) : *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF.
- RASTIER F. (1989) : *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- RASTIER F. (1991) : *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- RASTIER F. (1996) : *Sémantique Interprétative*, 2e édition, éd. Puf, Paris.
- RASTIER F. (2009) : “Hérodias : Intertexte et genèse de formes sémantiques”, *Texte*  
vol. XIV, N°3, 36p.
- RAVELLI L. (1999): *Metaphor, Mode and Complexity: An exploration of co-varying  
patterns*. Armand Colin.
- RICHARDS I. A. (1964): *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford University Press,  
PP. 87-112
- RICŒUR P. (1975) : *La Métaphore vive*, Paris, Editions du Seuil.
- RICOEUR Paul (1981): “The Metaphorical Process as Cognition, Imagination, and  
Feeling”, in Mark Johnson (éd.), *Philosophical Perspectives on  
Metaphor*, Minneapolis, University of Minnesota Press, PP. 228-247
- SARDAN (de) J.-P. et ali. (2001) : *La corruption au quotidien en Afrique de l'Ouest.  
Approche socio-anthropologique comparative: Bénin, Niger et  
Sénégal*, Commission des communautés européennes et Direction du  
développement et de la coopération Suisse. Marseille.
- SARDAN (de) J.-P. O. et BLUNDO G. (2001): "Sémiologie populaire de la  
corruption", *Politique africaine*, N° 83, PP. 98-114
- SAUSSURE (de) F. (1969) : *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SESSINOU S. P. H. (2013) : *Description linguistique et sémiologique des pratiques  
langagières liées à la corruption en milieux gùn et maxí du Bénin*,  
Mémoire de Maîtrise, sous la direction de Julien GBAGUIDI,  
Université d'Abomey-Calavi.
- SIMON-VANDENBERGEN A.-M., TAVERNIERS M., RAVELLI L. J. (2003):  
*Grammatical Metaphor. Views from systemic functional linguistics* ;  
Amsterdam/Philadelphia, éd. John Benjamins.
- SPERBER D. et WILSON D. (1989) : *La pertinence. Communication et cognition*,  
Paris, Minuit.

- STEINER P. (2005) : ‘ ‘ Introduction cognitivisme et sciences cognitives’ ’, *Labyrinthe*, N° 20, Revue en ligne [URL : <http://labyrinthe.revues.org/754>].
- TAMBA-MECZ I. (1981) : *Le sens figuré: vers une théorie de l'énonciation figurative*, Presses universitaires de France.
- TAMINE J. (1979) : ‘ ‘Métaphore et syntaxe’ ’, *Langages* N° 54, *La métaphore*, Armand Colin, PP. 65-81.
- TUDOR V. (1957): *The questions of metaphor and other studies in stylistics (Problemele metaforei și alte studii de stilistică)*, Bucharest, Ed. stat pentru literatură și artă.
- WALD H. (1966) : ‘ ‘Métaphore et Concept’ ’, *Revue de Métaphysique et de Morale*, N° 2, Presses Universitaires de France, PP. 199-208
- WILSON D. (1998): ‘ ‘Discourse, coherence and relevance: a reply to Rachel Giora’ ’, *Journal of Pragmatics*, N° 29, PP. 57-74
- WILSON D. et SPERBER D. (1993) : ‘ ‘Pragmatique du temps’ ’, *Langages*, n° 112, PP. 8-26
- WILSON D. et SPERBER D. (1993): ‘ ‘Linguistic form and relevance’ ’, *Lingua*, N° 90, PP. 1-25
- ZOUNMENO V. M. (1988) : *Les manifestations du sens en gungbe*, Mémoire de Maîtrise, UNB.

## Table des matières

Dédicace.....	III
Remerciements .....	IV
Acronymes, sigles et abréviations .....	V
Avant-propos .....	VII
Résumé.....	VIII

Abstract.....	IX
Sinsexwènáxó dọ̀ gùngbèmè .....	X
Introduction .....	1
<b>Chapitre I : CADRAGE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE .....</b>	<b>3</b>
1.1. Problématique et intérêt du sujet .....	3
1.2. Objectifs .....	4
1.2.1. Objectif global .....	4
1.2.2. Objectifs spécifiques .....	5
1.3. Hypothèses .....	5
1.4. Cadre d'étude.....	5
1.5. Démarche méthodologique.....	8
1.6. Revue critique de littérature .....	12
<b>Chapitre II : PRESENTATION DES DONNEES.....</b>	<b>18</b>
2.1. Le matériel d'analyse.....	18
2.2. Analyse lexico-sémantique des expressions .....	19
2.3. Métaphores conceptuelles selon Lakoff et Johnson (1980) .....	28
<b>Chapitre III : STRUCTURE CONCEPTUELLE DES METAPHORES.....</b>	<b>35</b>
3.1. Aspect connotatif de la corruption.....	35
3.2. Métaphores conceptuelles et corruption .....	40
3.2.1. La corruption est une manducation .....	41
3.2.2. La corruption est un quémandage .....	42
3.2.3. La corruption est une transaction .....	42
3.2.4. La corruption est une sociabilité .....	43
3.2.5. La corruption est un secret .....	44
3.2.6. La corruption est une extorsion.....	44
3.3. Métaphore et interprétation sémantique.....	45
<b>Chapitre IV : PISTES DE METAPHORE GRAMMATICALE .....</b>	<b>50</b>
4.1. Métaphores et syntaxe.....	51
4.1.1. Les marques de connexion syntaxique .....	51
4.1.2. Relations terme propre et terme métaphorique .....	57
4.2. Métaphores et comparaisons.....	59
4.3. Métaphores et néologismes .....	60
Bibliographie.....	65